

# La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

vendredi 27 novembre 1925

## Sommaire :

L'Institut catholique de Paris  
Regard sur l'Histoire moderne  
A propos d'imitations et de contrefaçons  
L'« Athinea » de Maurras  
Le fascisme et les socialistes  
Les Arts décoratifs à Paris

Cardinal Mercier  
Jacques Maritain  
Hilaire Belloc  
Chanoine Paul Halflants  
H. de Vries de Heekelingen  
Chanoine Th. Bondroit

Les idées et les faits : Chronique des idées : A l'Ancilla du Mont-Vierge,  
Mgr J. Schyrgens. — Empire britannique. — Turquie. — Chine. — Pologne.

## La Semaine

♦ L'Institut catholique de Paris a fêté son cinquantième. L'état de l'enseignement supérieur catholique en France est lamentable. Un monopole de fait au profit des universités de l'Etat lui rend la vie quasi-impossible.

Et on ne peut se défendre de la question qui surgit, toujours la même: comment nos frères de France ont-ils laissé faire tout cela?...

L'Institut catholique fête cinquante années d'histoire héroïque, et, le jour de son jubilé, il lui faut supplier les catholiques français de lui donner... de quoi racheter ses modestes bâtiments dont la loi de séparation peut l'expulser demain...

Quand les catholiques français estimeront-ils que la mesure est comble?

♦ Et la bande qui « tient » la France accélère la course à l'abîme.

La livre sterling a coté 130 francs à Paris.

Les socialistes, le cinquième de la Chambre, 750,000 électeurs sur 9 millions de votants et 11 millions d'inscrits, dictent la loi.

Et ces gens là haïssent la dictature et le fascisme!...

Sans doute les idolâtres du parlementarisme appelleront-ils cette dictature d'un petit groupe: « le jeu normal des institutions ».

Tant pis pour des institutions qui autorisent la dictature d'une doctrine de mort...

Et vive la réaction qui assainira, même par la violence, ces institutions là!

Bruxelles : 11, Boulevard Bischoffsheim.

(Tél. : 220.50; Compte chèque postal : 489.16)

# GRANDE MAISON de BLANC

Marché-aux-Poulets

Bruxelles

Lundi 30 novembre

et jours suivants

# SOLDÉS

Occasions exceptionnelles

<p>TISSUS ANGLAIS qualité lourde pour manteaux. Largeur 1<sup>m</sup>40.</p> <table> <tr> <td></td> <td>Valeur</td> <td>Soldé</td> </tr> <tr> <td>Le mètre</td> <td>29</td> <td>17<sup>50</sup></td> </tr> </table>		Valeur	Soldé	Le mètre	29	17 <sup>50</sup>	<p>CHEMISES pour HOMMES, madapolam, devant souple à plis.</p> <table> <tr> <td></td> <td>Valeur</td> <td>Soldé</td> </tr> <tr> <td></td> <td>23</td> <td>15<sup>50</sup></td> </tr> </table>		Valeur	Soldé		23	15 <sup>50</sup>	<p>GANTS tissu velouté, manchettes haute fantaisie, 1 pression.</p> <table> <tr> <td></td> <td>Valeur</td> <td>Soldé</td> </tr> <tr> <td></td> <td>14<sup>90</sup></td> <td>9<sup>90</sup></td> </tr> </table>		Valeur	Soldé		14 <sup>90</sup>	9 <sup>90</sup>									
	Valeur	Soldé																											
Le mètre	29	17 <sup>50</sup>																											
	Valeur	Soldé																											
	23	15 <sup>50</sup>																											
	Valeur	Soldé																											
	14 <sup>90</sup>	9 <sup>90</sup>																											
<p>RAYURES TRAVERS, velours givré pure laine, extra pour manteaux. Largeur 1<sup>m</sup>40.</p> <table> <tr> <td></td> <td>Valeur</td> <td>Soldé</td> </tr> <tr> <td>Le mètre</td> <td>39</td> <td>23</td> </tr> </table>		Valeur	Soldé	Le mètre	39	23	<p>GILET ou CALEÇON homme, pure laine mailles fines, bleu, mauve, gris.</p> <table> <tr> <td></td> <td>Valeur</td> <td>Soldé</td> </tr> <tr> <td>Taille moyenne</td> <td>45</td> <td>25</td> </tr> </table>		Valeur	Soldé	Taille moyenne	45	25	<p>COUVERTURE belle laine blanche filets bleus, brodée soie.</p> <table> <tr> <td></td> <td>Valeur</td> <td>Soldé</td> <td>Valeur</td> <td>Soldé</td> </tr> <tr> <td></td> <td>2<sup>m</sup> × 1<sup>m</sup>50</td> <td></td> <td>2<sup>m</sup>25 × 1<sup>m</sup>75</td> <td></td> </tr> <tr> <td></td> <td>65</td> <td>45</td> <td>80</td> <td>59</td> </tr> </table>		Valeur	Soldé	Valeur	Soldé		2 <sup>m</sup> × 1 <sup>m</sup> 50		2 <sup>m</sup> 25 × 1 <sup>m</sup> 75			65	45	80	59
	Valeur	Soldé																											
Le mètre	39	23																											
	Valeur	Soldé																											
Taille moyenne	45	25																											
	Valeur	Soldé	Valeur	Soldé																									
	2 <sup>m</sup> × 1 <sup>m</sup> 50		2 <sup>m</sup> 25 × 1 <sup>m</sup> 75																										
	65	45	80	59																									
<p>LOT DRAP satin et crêpe lourd pure soie pour manteaux. Largeur 1<sup>m</sup>.</p> <table> <tr> <td></td> <td>Valeur</td> <td>Soldé</td> </tr> <tr> <td>Le mètre</td> <td>65</td> <td>29</td> </tr> </table>		Valeur	Soldé	Le mètre	65	29	<p>PYJAMA HOMMES, belle flanelle rayée, col Danton.</p> <table> <tr> <td></td> <td>Valeur</td> <td>Soldé</td> </tr> <tr> <td></td> <td>39</td> <td>23<sup>50</sup></td> </tr> </table>		Valeur	Soldé		39	23 <sup>50</sup>	<p>SHIRTING RENFORCÉ marque « G M B », qualité extra.</p> <table> <tr> <td></td> <td>Valeur</td> <td>Soldé</td> <td>Valeur</td> <td>Soldé</td> </tr> <tr> <td></td> <td>les 5<sup>m</sup></td> <td></td> <td>les 10<sup>m</sup></td> <td></td> </tr> <tr> <td></td> <td>27</td> <td>21</td> <td>55</td> <td>41</td> </tr> </table>		Valeur	Soldé	Valeur	Soldé		les 5 <sup>m</sup>		les 10 <sup>m</sup>			27	21	55	41
	Valeur	Soldé																											
Le mètre	65	29																											
	Valeur	Soldé																											
	39	23 <sup>50</sup>																											
	Valeur	Soldé	Valeur	Soldé																									
	les 5 <sup>m</sup>		les 10 <sup>m</sup>																										
	27	21	55	41																									
<p>TOILE de SOIE lavable toutes nuances pour robes et lingerie. Largeur 0<sup>m</sup>80.</p> <table> <tr> <td></td> <td>Valeur</td> <td>Soldé</td> </tr> <tr> <td>Le mètre</td> <td>16<sup>50</sup></td> <td>9<sup>90</sup></td> </tr> </table>		Valeur	Soldé	Le mètre	16 <sup>50</sup>	9 <sup>90</sup>	<p>Rabais de 40 à 60 % sur tous les coupons et articles déclassés</p>	<p>PARURE FLANELLE pour dame, ornée festons.</p> <table> <tr> <td></td> <td>Valeur</td> <td>Soldé</td> </tr> <tr> <td>La chemise ou culotte</td> <td>13<sup>90</sup></td> <td>7<sup>50</sup></td> </tr> </table>		Valeur	Soldé	La chemise ou culotte	13 <sup>90</sup>	7 <sup>50</sup>															
	Valeur	Soldé																											
Le mètre	16 <sup>50</sup>	9 <sup>90</sup>																											
	Valeur	Soldé																											
La chemise ou culotte	13 <sup>90</sup>	7 <sup>50</sup>																											
<p>VELOURS COTELÉ belle qualité, tons modes, pour robes. Largeur 0<sup>m</sup>70</p> <table> <tr> <td></td> <td>Valeur</td> <td>Soldé</td> </tr> <tr> <td>Le mètre</td> <td>15<sup>50</sup></td> <td>8<sup>75</sup></td> </tr> </table>		Valeur	Soldé	Le mètre	15 <sup>50</sup>	8 <sup>75</sup>	<p>LOT de BOITES à gants, cols et mouchoirs cretonne imprimé.</p> <table> <tr> <td></td> <td>Valeur</td> <td>Soldé</td> </tr> <tr> <td></td> <td>7<sup>90</sup></td> <td>4<sup>90</sup></td> </tr> </table>		Valeur	Soldé		7 <sup>90</sup>	4 <sup>90</sup>	<p>MANTEAUX pour DAMES, loutre de Colombie, doublé soie</p> <table> <tr> <td></td> <td>Valeur</td> <td>Soldé</td> </tr> <tr> <td></td> <td>895</td> <td>595</td> </tr> </table>		Valeur	Soldé		895	595									
	Valeur	Soldé																											
Le mètre	15 <sup>50</sup>	8 <sup>75</sup>																											
	Valeur	Soldé																											
	7 <sup>90</sup>	4 <sup>90</sup>																											
	Valeur	Soldé																											
	895	595																											
<p>FLANELLE blanche ou rayée fantaisie pour linge et layettes.</p> <table> <tr> <td></td> <td>Valeur</td> <td>Soldé</td> </tr> <tr> <td>Le mètre</td> <td>4<sup>90</sup></td> <td>2<sup>75</sup></td> </tr> </table>		Valeur	Soldé	Le mètre	4 <sup>90</sup>	2 <sup>75</sup>	<p>ENVELOPPE box-caif, doublé cuir, glace et bourse en noire ou havane.</p> <table> <tr> <td></td> <td>Valeur</td> <td>Soldé</td> </tr> <tr> <td></td> <td>59</td> <td>39</td> </tr> </table>		Valeur	Soldé		59	39	<p>MANTEAUX FILLETES bure ou velours de laine, toutes nuances.</p> <table> <tr> <td></td> <td>Valeur</td> <td>Soldé</td> </tr> <tr> <td></td> <td>175</td> <td>39</td> </tr> </table>		Valeur	Soldé		175	39									
	Valeur	Soldé																											
Le mètre	4 <sup>90</sup>	2 <sup>75</sup>																											
	Valeur	Soldé																											
	59	39																											
	Valeur	Soldé																											
	175	39																											

DEMANDEZ NOTRE FEUILLE  
D'OCCASIONS SPÉCIALES

NOUS NE METTONS EN VENTE  
QUE DES ARTICLES de 1<sup>er</sup> CHOIX  
ET DE QUALITÉ GARANTIE

## Crédit Général Liégeois

CAPITAL : 90,000,000      SOCIÉTÉ ANONYME      RÉSERVES : 26,000,000

SUCCURSALE DE BRUXELLES :

68, Rue Royale et 35, Rue des Colonies

BUREAUX

BRUXELLES-MARITIME, 30, Place Saintelette  
VILVORDE, Rue de Louvain

□ □ □

Ne conservez pas votre argent sans lui faire produire un intérêt, même si vous en prévoyez l'emploi dans un délai prochain. Placez-le à court terme au **ORÉDIT GÉNÉRAL LIÉGEOIS**, qui bonifie actuellement :

En compte de QUINZAINE (préavis de 3 jours) . . . 5.00 %  
En compte à UN MOIS (préavis de 3 jours avant le 15) . . . 5.00 %  
En compte de SIX MOIS (au 15 ou au 20 du mois) . . . 5.25 %

Avec facilité de retrait anticipé :

1° Après le cinquième mois . . . . . 5.20 %  
2° Après le quatrième mois . . . . . 5.15 %  
3° Après le troisième mois . . . . . 5.10 %  
4° Après le deuxième mois . . . . . 5.05 %  
5° Après un mois . . . . . 5.00 %

Ces placements temporaires, très avantageux, peuvent être faits par sommes rondes : 500 francs minimum et multiples de 500 fr

## L'Italie      La Côte d'Azur L'Algérie      L'Égypte Croisières en Méditerranée

VOYAGE AUTOUR DU MONDE

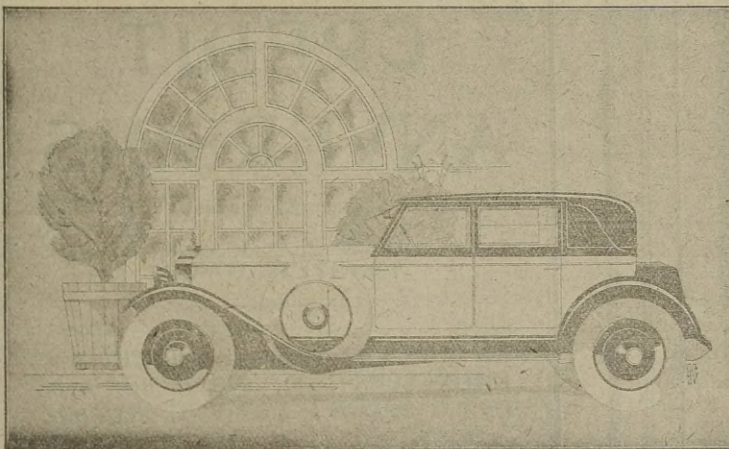
*Billet valable pendant deux ans*

Billets de chemin de fer pour tous pays  
Billets de navigation aux tarifs officiels  
Places réservées - Places de luxe

*Les meilleures combinaisons sont assurées  
et étudiées par notre département :*  
VOYAGES A FORFAIT

*Renseignements et programmes types fournis gratuitement  
sur demande*

**LE GLOBE** avenue Louise, 3  
BRUXELLES



CARROSSERIE

## VAN DEN PLAS

Soc. An.      Bruxelles      Soc. An.

présente

sa nouvelle

Conduite Intérieure

**SPORT**

# TAPIS

BATTAGE — NETTOYAGE — TEINTURE — DÉSINFECTIION

## J<sup>N</sup> & J<sup>H</sup> TOBY FRÈRES

DIRECTION ET USINE :

TÉLÉPHONE : 324.98

2-4-6, rue Louis Hap, ETTERBEEK-BRUXELLES

**CHOCOLAT**

**D  
U  
C**

**CHOCOLAT**



**DU C ANVERS**

La

**Grande  
Marque  
Belge**



Tailleur - Couturier

- Fourreur -

CHEMISES

CRAVATES

COLS

**DUPAIX**

TÉLÉPHONE 23116

CHAPEAUX

CANNES

PARAPLUIES

*27, Rue du Fossé-aux-Loups, Bruxelles*

**DE BACKER-VAN CAMP**

**73, Rue Royale, 73, BRUXELLES**

(En face de la Colonne du Congrès) — Téléph. 275.63



OBJETS D'ART — PORCELAINES

— CRISTAUX —

VERRERIES D'ART

de  
**LALIQUE**



**CRÉDIT  
ANVERSOIS**

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : Fr. 60,000,000

Réserves : Fr. 14,000,000

SIÈGE :

ANVERS : 42, Courte rue de l'Hôpital

BRUXELLES : 30, Avenue des Arts

175 SUCCURSALES ET AGENCES EN BELGIQUE

SIÈGE :

FILIALES :

à PARIS

20, rue de la Paix

à LUXEMBOURG

55, Boulevard Royal

**BANQUE - CHANGE - BOURSE**

# L'Institut catholique de Paris<sup>(1)</sup>

ÉMINENTISSIME CARDINAL LÉGAT,  
ÉMINENTISSIMES SEIGNEURS,  
EXCELLENCE,  
VÉNÉRÉS SEIGNEURS,  
MONSEIGNEUR LE RECTEUR  
ET MESSIEURS LES PROFESSEURS,  
MESDAMES ET MESSIEURS,

Quand on embrasse du regard la vie et les œuvres de l'Institut Catholique de Paris au cours des cinquante premières années de son existence; quand, sous la direction de l'éminent Rapporteur que nous venons d'entendre, on s'arrête, un instant, devant chacune des illustrations qui composent la galerie de ses premières gloires, le chimiste Lemoine, de l'Académie des Sciences, le géologue de Lapparent, futur secrétaire perpétuel de cette même Académie; M. Branly, dont les travaux ouvrirent la voie aux découvertes de la télégraphie sans fil; Mgr Duchesné, qui entrera à l'Académie Française et dirigera l'école française de Rome; l'abbé Rousselot, un des créateurs de la phonétique expérimentale; Paul Bureau, soucieux des harmonies entre la sociologie et la morale chrétienne; quand, dans le domaine des Saintes Écritures, de la Théologie et du droit Canonique, on se représente le rôle des Boudinhon, des Gasparri, aujourd'hui Cardinal Secrétaire d'État du Saint Siège, et celui de la remarquable pléiade d'écrivains, biblistes, théologiens et philosophes, toujours en pleine activité, sur les noms desquels la discrétion m'interdit d'appuyer; quand on suit, par la pensée, la force de propulsion de ces entraîneurs, leur action sur les maîtres en contact journalier avec eux et, par ces maîtres, le prolongement de leur influence sur les éducateurs de la jeunesse française et sur les légions des prêtres et de laïcs qui, à l'armée, au barreau ou dans la magistrature, dans la presse ou dans le commerce servent fidèlement leur pays et l'Église; oui, quand on embrasse d'un regard cet ensemble grandiose et qu'à la réflexion l'on considère que trois hommes d'initiative et de volonté, M<sup>ST</sup> d'Hulst, M<sup>ST</sup> Péche-  
nard, M<sup>ST</sup> Baudrillard en ont été les artisans, et que ce monument ils l'ont élevé et soutenu sans le concours des Pouvoirs Publics et parfois malgré eux, appuyés sur la charité privée, sur la protection de leurs chefs hiérarchiques, sur leur foi à la divine Providence; quand, dis-je, on contemple ce spectacle et que l'on essaie d'en apprécier la beauté, on est dans l'émerveillement et l'on se sent religieusement monter vers l'Auteur de tout bien, l'hymne de

(1) Discours prononcé à Paris le 25 novembre aux fêtes du cinquantenaire de l'Institut Catholique.

la reconnaissance au cœur et sur les lèvres : *Te Deum laudamus, Te Dominum confitemur.*

Je suis chargé d'offrir, « au nom des représentants de l'étranger », nos hommages à l'Institut Catholique.

Etrangers, soit, je veux bien que nous le sommes, en ce sens que nous ne sommes pas tous soumis à un même régime politique, au cœur d'une même patrie.

Mais étrangers, nous ne le sommes pas, si l'on veut bien considérer l'aspect formel sous lequel nous nous présentons devant cette imposante assemblée.

Nous célébrons les fastes d'une *Université Catholique.*

Une *Université* dépasse les frontières du pays où elle est établie : elle se livre à l'élite de l'humanité et lui appartient.

Une *Université catholique* appartient à la catholicité, et répand, elle aussi, indirectement, ses bienfaits sur la société entière.

Les *Universités* sont les foyers du progrès intellectuel.

L'intelligence est aux prises avec la nature. Rien de ce domaine immense ne lui est étranger. Elle en observe les manifestations, en scrute les propriétés et les lois, essayant de la saisir par le fond de son devenir et de son être, dans l'espoir, toujours inassouvi, de l'égaliser, de se l'assimiler, ou, suivant l'expression énergique du vocable latin, de l'étreindre, de la comprendre, « cum-prehendere ». Aristote caractérisa son effort en disant d'elle qu'elle est susceptible de devenir, à sa façon, tout ce qui est, le réalisé et le possible. Dans cette lutte inégale entre l'intelligible et l'intelligence, ce n'est pas trop de la coopération universelle. La tradition garde le terrain conquis; le génie met le doigt sur l'inexploré; ses découvertes, en reculant les limites de l'ignoré, font avancer la science, agrandissent le vrai patrimoine de l'humanité, celui de la faculté par laquelle l'homme est homme, le patrimoine de l'intelligence.

Aussi est-il dans l'ordre que tous collaborent à cette œuvre collective. Les premiers, ceux qui ont le plus soif de vérité, y apportent leur passion désintéressée de la recherche; les disciples, ceux qui le resteront toute leur vie, et ceux qui sont appelés à recueillir demain la succession de leurs maîtres et à prolonger, peut-être, leur effort de conquête, sont les organes de transmission. Les Pouvoirs Publics doivent à l'élite des penseurs une sollicitude généreuse, e respect et la protection de leur liberté, l'exemple de la reconnaissance nationale; la foule elle-même, spontanément, ne marchand pas le témoignage de son estime et de ses égards à ceux qui lui apparaissent comme les pionniers du progrès intellectuel.

L'Université, c'est cette vaste structure vivante où

domine la pensée, où tout converge vers ce qui élève le niveau de l'humanité, où se réalise, mais en un sens purifié de ses scories, la devise de l'antiquité païenne : *Paucis vivi humanum genus*; le genre humain vit au profit d'une élite, mais, c'est parce que cette élite elle-même assume, au profit de l'humanité, le rôle le plus désintéressé, le plus obscur, le plus laborieux, le plus patient qui soit. Assurément, la gloire vient parfois couronner le front du chercheur; mais elle ne vient que sur le tard, quand elle vient, et se dérobe d'ordinaire à ceux qui l'ont chérie prématurément.

Monseigneur le Recteur, Messieurs les Professeurs de l'Université catholique de Paris, appelé, par le suffrage des Universités étrangères qui sont ici représentées ou qui vous ont adressé de loin l'expression de leur sympathie, à vous dire notre admiration et notre gratitude, c'est sur votre impulsion maîtresse, sur l'intention primordiale qui a présidé à votre fondation, soutenu vos longs efforts contre les obstacles du chemin à parcourir, et sanctionne aujourd'hui solennellement votre mérite, c'est sur le but premier d'une Université, discerné dès l'abord, par l'abbé d'Hulst, encouragé par l'épiscopat français, maintenu haut et ferme par M<sup>sr</sup> Péchenard et par le savant Recteur et brillant académicien si justement acclamé aujourd'hui, que j'avais à porter mes regards et à solliciter ceux de cette noble assemblée.

Je résume notre pensée commune en deux mots : l'Institut catholique de Paris, en ouvrant en la maison des Carmes, en novembre 1875, un nouveau foyer d'études universitaires, a bien mérité de l'humanité.

\* \* \*

J'ajoute qu'en donnant à l'Institution naissante le caractère d'Université *Catholique*, il a bien mérité de l'Église, notre Mère.

Au Moyen Age, dès que l'Église eut relevé les ruines de l'empire romain déchu et fait l'éducation des barbares qu'elle avait conquis au Christ, elle pourvut à la formation de ses clercs et créa, aussitôt qu'elle en eut les moyens et la liberté, ces centres puissants de rayonnement civilisateur qui ont nom dans l'histoire « *Studium generale* », foyers de concentration de toutes les activités de la pensée, et, plus tard, « *Universitas magistrorum et scholarium* », Associations des maîtres et de leurs disciples : telles les Universités de Bologne, de Paris, d'Oxford, de Cologne, de Padoue, de Naples, de Salamanque, de Louvain, et d'autres encore, sur lesquelles les travaux de Denifle et Châtelain, Ehrle, Mandouret ont fait la lumière.

Ce que l'Université réalise dans le monde profane, l'Université *catholique* est appelée à l'accomplir dans la société des croyants.

Ici aussi, l'œuvre est collective. Les penseurs ouvrent la voie, les Papes et l'épiscopat dispensent, autant qu'ils le peuvent, leurs largesses et assurent leur protection, les fidèles font le sacrifice de leurs aumônes, clergé et laïques reconnaissent à l'Institution leur estime et leur sympathie reconnaissante.

Il ne faut pas que des hommes cultivés qui ont la noble ambition de promouvoir l'essor de leurs facultés dans les

domaines des sciences profanes, se sentent mentalement dans le déséquilibre parce que leur culture religieuse n'a pas suivi la marche ascensionnelle de leur développement scientifique. L'eurythmie veut que tout l'intérieur de l'homme soit harmonisé. A côté, donc, des Facultés universitaires des Sciences, des Lettres, de Droit, de Médecine, de Génie civil ou mécanique, il y aura une Faculté de théologie dont le rayonnement pénétrera les Facultés voisines, et elle-même, avec la Faculté de philosophie qui lui est le plus étroitement liée, bénéficiera de l'apport intellectuel et du contact des maîtres appliqués aux diverses disciplines spéciales du savoir profane. L'emboîtement de tous ces rouages est une garantie supérieure de stabilité, de puissance, d'unité,

Ce qui, dans la pensée des Fondateurs d'Universités catholiques, devait se produire, s'est réalisé. A Paris, et dans les jeunes Universités françaises, comme à Louvain, à Fribourg, à Washington, l'Université catholique a été pour la nation entière un levier puissant. L'enseignement secondaire a monté; le souci des études s'est accru; le prestige du clergé a grandi; et s'il est encore, de çà de là, un retardataire qui se hasarde à parler de l'incompatibilité de la science et de la Foi, sa parole tombe dans le désert. La réponse vivante est là : Nous avons nos Universités catholiques.

Nous les avons partout où les gouvernements, — trop souvent bien avarés de cette liberté de pensée et de propagande dont leur presse fait si volontiers étalage, — nous accordent la permission de naître, de vivre, de croître, de nous développer.

Nous venons de citer Paris et Louvain, Fribourg et Washington, nous pourrions citer bientôt Nimègue et Milan. Que, demain, la Société des Nations proclame que, désormais, dans tous les pays civilisés, les catholiques, eux aussi, sont admis au bénéfice de la liberté de l'enseignement supérieur, et aussitôt nous assisterons à un épanouissement intellectuel qui sera, pour les bénéficiaires privilégiés d'aujourd'hui eux-mêmes, un stimulant plutôt qu'un péril.

Éminentissime Cardinal Légat, vous êtes parmi nous le représentant de la plus haute autorité morale qu'il y ait au monde. Dites, nous Vous en prions, à Notre Saint Père le Pape Pie XI, que les nombreux délégués des Institutions d'enseignement supérieur catholique réunis aujourd'hui à Paris, acclament dans la Papauté la promotrice traditionnelle de la haute culture et que, fidèles à l'esprit de l'Église leur Mère, ils sont décidés, plus que jamais, à vouer leurs talents et leurs forces, sous la direction de leur Maître par excellence, le sage Thomas d'Aquin, à leur mission scientifique, persuadés qu'après les influences surnaturelles de la Hiérarchie catholique et des grâces sacramentelles, il n'est pas d'aide égale à celle d'un enseignement chrétien vraiment supérieur pour le prestige de l'Église, pour l'honneur du clergé, pour le progrès de la civilisation.

† D. J. CARDINAL MERCIER,  
Archevêque de Malines

## CATHOLIQUES BELGES

propagez

La revue catholique des idées et des faits

## Regard sur l'Histoire moderne

Il n'est que trop facile de caractériser dans ses résultats sensibles la crise dans laquelle l'histoire moderne est entrée. Il est trop clair que nous assistons à la fin des grandes espérances qui, suscitées par la Renaissance humaniste et la Réforme, avaient pris corps dans les mythes du dix-huitième siècle; en même temps, nous devons enregistrer la cessation de l'espèce de monopole dont jouissait en Europe, depuis vingt siècles, la culture gréco-latine. Toutes les portes de la maison sont ouvertes. Pour la communication des esprits, l'enrichissement de la culture? Plutôt pour les courants d'air. En réalité, malgré les espoirs puérils qu'avaient fait naître les progrès des « moyens de communication », les esprits communiquent moins que jamais; la raison, de plus en plus affaiblie depuis trois siècles, est devenue incapable de dominer, en la ramenant à l'unité des principes supérieurs, la multitude hétérogène des matériaux qui lui sont fournis, et qui lui arrivent maintenant du monde entier. Matière précieuse mais énorme, et d'autant plus difficile à assimiler. Histoire, érudition, information documentaire, admirables travaux de spécialistes éminents, jamais les conditions matérielles d'une culture universelle n'ont été plus favorables: la réalité d'une telle culture paraît plus loin de nous que jamais. Le monde souffre d'un immense besoin d'unité et d'universalité, et ce besoin est frustré.

Il est beaucoup plus difficile de déceler la loi secrète et la signification spirituelle de cette crise. Je ne prétends risquer là-dessus que quelques opinions conformes aux apparences. Deux remarques banales nous introduiront dans le débat: l'homme de la culture méditerranéenne est un produit supérieurement humain, et en même temps il a été si profondément marqué par le catholicisme dans toute sa formation historique, qu'on peut l'appeler aussi un produit chrétien, j'entends que tout le temporel même et le terrestre en lui, le régime des valeurs, la manière d'être saint et la manière de pécher, bref tout l'humain est là fonction du christianisme. L'homme des autres cultures, de la culture chinoise par exemple ou de la culture hindoue, est un produit moins parfaitement évolué dans la ligne du rationnel et de l'humain; non pas inhumain cependant ou antihumain! Ni antichrétien: à l'égard du christianisme il reste plein de disponibilités, sa tradition intellectuelle, son régime général de vie extérieure et intérieure comporte, malgré tant d'obstacles, des préfigurations aussi et des attentes, des préparations et des amorces qu'on a trop négligées et dont les étonnantes réussites d'un Père de Nobili (1) en milieu brahmanique témoignent d'une façon remarquable.

Or, le propre de l'histoire moderne, deguis que l'hérésie luthérienne et calviniste a brisé la chrétienté, semble être de préparer un homme nouveau, aussi différent de l'Européen des âges chrétiens que du Chinois et de l'Hindou, et pleinement étranger, même en espérance, à l'évangile du Verbe incarné. Voilà, me semble-t-il, le « fondement mystique » de la crise actuelle du monde et de l'esprit. Le Christ et l'humanité sont trop inséparablement liés, en réalité ou en promesse, pour qu'on puisse les désunir en laissant l'homme ce qu'il est. Tout se passe alors comme si, pour obtenir ce résultat, et soustraire la nature humaine à l'empire du Fils de l'homme, les forces historiques en jeu dans le monde moderne tendaient à changer l'homme lui-même.

La question est de savoir si un tel effort séculaire n'est pas un

travail contre nature, et ne tend pas à quelque chose d'essentielle-ment inhumain; ce qui le condamnerait, malgré toutes apparences de succès, à l'impuissance finale.

\* \* \*

Il semble que le cours des temps modernes soit placé sous le signe de la disjonction de la chair et de l'esprit, ou de la dislocation progressive de la figure humaine. Il est trop clair que le passage de l'humanité sous le régime de l'Argent et de la Science (j'entends de l'usinage mathématique de la nature) marque une matérialisation progressive de l'intelligence et du monde. D'autre part, et comme en compensation de ce phénomène, l'esprit, dont notre activité discursive et sociale se passe de plus en plus, et qui se voit ainsi dispensé d'assurer bien des fonctions organiques de la vie humaine, subit une sorte de délivrance, virtuelle du moins. « La photographie a délivré la peinture », ce mot de Jean Cocteau peut s'appliquer en tout domaine. L'imprimerie avait délivré les arts plastiques eux-mêmes de la fonction pédagogique qui leur incom- bait au temps des cathédrales. Les sciences des phénomènes ont délivré la métaphysique du souci d'expliquer les choses de la nature sensible, et de tant d'illusions qui s'en étaient suivies pour l'opti- nisme grec. De cette purification de la métaphysique, il faut certes se féliciter. Il est moins réjouissant de constater que d'une façon générale la démocratie a délivré l'intelligence des soucis du gouver- nement, comme le machinisme a délivré l'art des soins de notre vie quotidienne. La terre n'a plus besoin d'ange moteur, elle s'arrange pour marcher toute seule. L'esprit monte au ciel.

L'homme cependant est chair et esprit non pas liés par un fil, mais unis en substance. Que les choses humaines cessent d'être à la mesure du composé humain, les unes demandant leur nombre aux énergies de la matière, les autres aux exigences d'une spiritualité désincarnée, c'est pour l'homme un écartèlement métaphysique épouvantable. On peut croire que la figure de ce monde passera le jour où cette élongation sera devenue telle que notre cœur éclatera.

Quant aux choses mêmes de l'esprit, leur « délivrance » risque de rester illusoire, — bien pire que la servitude. Les contraintes imposées par le service de l'homme leur étaient bonnes, elles les gênaient mais leur donnaient leur poids naturel. Angélisation de l'art et de la connaissance? Toute cette pureté possible va-t-elle se perdre dans une brutale frénésie? Elle se ne trouvera, elle ne sera vraiment que dans le bercail de l'Esprit. Là où sera le Corps, les aigles s'assembleront. Tandis que le monde descendait, l'Église du Christ s'élevait à travers lui, peu à peu délivrée elle aussi, déli- vrée du soin des cités qui la rejettent, de la providence temporelle qu'elle exerçait selon ses droits, pour la guérison de nos blessures. Dépouillée, dénuée de tout, quand elle fuira dans la solitude, elle emmènera avec elle tout ce qui restera au monde non seulement de foi et de charité, et de contemplation véritable, mais de philo- sophie, de poésie, et de vertu et qui sera plus beau que jamais.

L'intérêt puissant de la crise actuelle vient de ce que, plus univer- selle qu'aucune autre, elle nous oblige tous à des choix décisifs. Nous voilà arrivés à la ligne de partage des eaux. A cause de préva- rications de l'Occident, qui a abusé des grâces divines et laissé se perdre les dons qu'il fallait faire fructifier pour Dieu, il se trouve que, n'étant plus maintenu sous l'ordre de la charité, l'ordre de la raison s'est corrompu partout, et ne suffit plus à rien. Le mal rationaliste a mis une discorde entre la nature et la forme de la raison. Il est devenu désormais très difficile de se tenir dans l'hu- main. Il faut mettre son enjeu ou au-dessus de la raison, et pour elle encore, ou au-dessous de la raison, et contre elle. Or, il n'y a que les vertus théologiques et les dons surnaturels qui soient au-

(1) Cf. DAHMEN, *Un Jésuite brahme*, Louvain, 1924.

dessus de la raison. Esprit! Mais quel esprit invoquez-vous? Si ce n'est l'Esprit-Saint, autant invoquer l'esprit de bois ou l'esprit de vin. Tout le soi-disant spirituel, tout le soi-disant supra-rationnel qui n'est pas dans la charité ne sert en fin de compte que l'animalité. La haine de la raison ne sera jamais que l'insurrection du genre contre la différence spécifique. Le rêve est tout le contraire de la contemplation. Si la pureté consiste dans un déliement parfait de la vie selon le sens et de ses mécanismes, elle est plus dans la bête que dans le saint.

Le monde, celui pour qui le Christ n'a pas prié, son choix est fait d'avance. Se délivrer de la *forma rationis*, fuir loin de Dieu, dans un impossible suicide métaphysique, l'ordre cruel et sauveur assigné par la Loi éternelle, c'est le vœu dont tressaille la chair du vieil homme, c'était celui du Vieux des vieux, quand il tombait du ciel comme la foudre. Pour l'exprimer dans l'absolu, aussi pléièriement qu'il est possible à un être qui, la plupart du temps, ne sait pas ce qu'il fait, il faut une sorte d'héroïsme. (Le diable a ses martyrs.) Témoignage sans promesse, rendu à ce qui est plus que mort... Quant à la grande masse des hommes, à en juger d'après les conditions ordinaires de la nature humaine, on croirait volontiers qu'elle suivra la même pente, mais sans volonté ni courage, anesthésiée par l'idéal. Cette pente est tellement facile!

Erreur, toutefois, de juger seulement d'après la nature. La grâce est là, qui réserve des surprises. Pendant que ce vieux monde continue sa glissade, voici le vrai nouveau, la secrète poussée invincible de sève divine dans le Corps mystique qui dure et ne vieillit pas, l'éveil béni des âmes sous le signe de la Vierge et de l'Esprit. O sagesse qui atteint avec force d'un bout du monde à l'autre, et qui rend un les extrêmes! O promesse qui fait la beauté de ces temps de misère, et met en nous la joie! Infidèles à leur vocation, que les nations baptisées se séparent de l'Église, qu'elles fassent blasphémer partout le nom du Christ, en donnant pour civilisation chrétienne ce qui n'en est que le cadavre: l'Église aime les nations mais n'a pas besoin d'elles, c'est elles qui ont besoin de l'Église. C'est pour leur bien qu'usant de la seule culture où la raison humaine ait à peu près réussi, l'Église a essayé si longtemps d'imposer à la matière terrestre une forme divine, et de reléver et de maintenir ainsi en perfection, sous l'ordre très doux de la grâce, la vie de l'homme et de la raison. Si la culture européenne craque, elle en sauvera l'essentiel, et saura bien faire monter jusqu'au Christ tout ce qui peut être sauvé des autres cultures. Entend-il signifier que l'Europe ne serait rien sans la foi, et que sa raison d'être a été, et demeure, de dispenser la foi au monde. Hilaire Belloc a raison de dire que l'Europe c'est la foi. Mais absolument parlant, non! L'Europe n'est pas la foi, et la foi n'est pas l'Europe; l'Europe n'est pas l'Église, et l'Église n'est pas l'Europe. L'Église est universelle parce qu'elle est née de Dieu, toutes les nations s'y trouvent chez elles, les bras en croix de son Maître sont étendus par-dessus toutes les races et toutes les civilisations. Elle n'apporte pas aux peuples les *bienfaits de la civilisations*, mais le Sang du Christ et la Béatitude surnaturelle. Il semble que se prépare de nos jours une sorte d'épiphanie admirable de sa catholicité, dont le développement progressif, dans les pays de mission, d'un clergé indigène, et déjà d'un épiscopat indigène, peut être regardé comme un signe précurseur.

Installé en d'antiques erreurs, et touché maintenant par nos folies, l'Orient est aussi malade que l'Occident égaré, et que le monde slave pris de vertige. Mais ici comme là, on verra, partout où la foi vivante prendra racine, l'adhésion à ce qui est vraiment au-dessus de la raison, à la Vérité incréée, à la sagesse des saints, emporter en même temps (non sans quelque labeur, à coup sûr), la restauration de l'ordre même de la raison, impliqué à titre de condition par la vie surnaturelle. Ainsi vont de concert Évangile et philosophie, mystique et métaphysique, divin et humain. Il n'est pas d'un Européen, il est d'un Bengali, le grand projet de Brahma-

mandav, repris actuellement par son disciple Animananda: fondation au Bengale d'une congrégation contemplative, dont les membres, religieux mendiants à l'instar des sannyasis hindous, porteront par toute l'Inde un exemple indien de la sainteté catholique, et, sans ignorer le védânta, appuieront leur vie intellectuelle sur la doctrine de Thomas d'Aquin (1). Je retiens cet hommage à la vertu du thomisme. Don fait au monde entier par la Grèce et par le temps de saint Louis, il n'est ni d'un continent, ni d'un siècle, universel comme l'Église et la vérité.

Les esprits qui sentent que tout est perdu, et qui attendent l'inattendu, je ne mépriserais jamais leur détresse ni leur attente. Mais qu'attendent-ils en réalité, voilà ce qui importe: l'Antéchrist ou la parousie? Nous, nous attendons la résurrection des morts, et la vie du siècle à venir. Nous savons ce que nous attendons, et que cela passe toute intelligence. Il y a une différence entre ne pas savoir ce qu'on espère, et savoir que ce qu'on espère ne peut pas être conçu.

« L'œil n'a pas vu, et l'oreille n'a pas entendu, et dans le cœur de l'homme n'est pas monté ce que le Seigneur a préparé à ceux qui l'aiment. » Heureux qui saisit cette parole en vérité, malheureux qui la prend à contresens, et demande à la Destruction du créé ce que l'Incréé peut seul et veut lui donner.

Jacques MARITAIN.

## A propos d'imitations et de contrefaçons

Je n'ai jamais compris pourquoi une bonne imitation ne vaut pas l'original. Voilà quelqu'un qui reproduit un objet avec une perfection telle que sur dix mille hommes, il n'y en a pas un à découvrir une différence entre le modèle et la copie: quel est donc l'élément qui donne au modèle son prix? J'en puis comprendre la valeur spéciale s'il s'agit d'un objet présentant un intérêt historique particulier. Il serait amusant, par exemple, de posséder l'épée portée par Cromwell à la bataille de Naseby; et je comprends que l'on soit agacé si, croyant avoir acheté l'épée authentique, on apprend que l'on a été trompé.

Mais s'agit-il de reproduire une chaise Chippendale ou un vieux cadre, que vous importe que vous ayez entre les mains l'objet sous sa forme primitive ou son exacte reproduction?

Le fait qu'on attache à ces dernières si peu de prix entrave un des plus beaux efforts de l'humanité. En ce qui me concerne, tout au moins, je n'admire rien autant que la reproduction de reliures, de meubles, d'armures. Un jour, dans une grande salle de château au Sussex, un expert m'a montré comment il pourrait distinguer une pièce d'armure imitée d'avec l'original. J'ai oublié son *modus operandi*; la structure du métal regardée à travers une loupe avait quelque chose à y voir. Mais si, en contemplant une armure, je trouve du plaisir à sa forme et à la façon dont elle est décorée, que m'importe que je contemple un objet vieux ou neuf?

Je crois que nous avons une notable dette de reconnaissance envers ceux qui se sont appliqués à fabriquer des contrefaçons. Leur art possède toutes sortes de qualités supérieures à l'art de la création. Ils mettent au service d'une illusion utile une force de talent que nous n'aurions jamais pu faire fructifier dans d'autres circonstances. Cette masse de talent est en réalité prodigieuse comme qualité et comme quantité. Je ne cesse de l'admirer. J'ai connu un artiste qui pouvait reproduire une aquarelle avec une exactitude telle qu'un homme ayant passé toute sa vie à côté de l'original ne pouvait distinguer entre les deux. Vous lui apportiez

(1) MICHEL LEDRUS, S. J. *L'Apostolat bengali*, Louvain, 1924.



Salle de l'UNION COLONIALE, 34, rue de Stassart, BRUXELLES

# LES GRANDES CONFÉRENCES CATHOLIQUES

SOUS LES AUSPICES DE

SON EMINENCE LE CARDINAL MERCIER

SEPTIÈME ANNÉE

*Prendront la parole cet hiver à la tribune des Grandes Conférences Catholiques :*

MONSEIGNEUR SEIPEL, ex-chancelier d'Autriche (en février),  
M. PAUL CLAUDEL, ambassadeur de France (1<sup>er</sup> décembre),  
COMTE DE SAINT-AULAIRE, ambassadeur de France (2 mars),  
M. CHARLES BENOIST, de l'Institut, ambassadeur de France (22 décembre)  
SA GRANDEUR MONSEIGNEUR GRENTE, évêque du Mans (23 février),  
LE RÉVÉREND PÈRE SANSON, prédicateur de Notre Dame (29 décembre),  
M. L'ABBÉ BERGEY, député de la Gironde (en janvier),  
MADAME DUSSANE, sociétaire de la Comédie-Française (14 décembre),  
M. LÉON DAUDET (27 janvier),  
M. LOUIS MADELIN, député des Vosges (4 janvier),  
MARQUIS MARIE DE ROUX, bâtonnier de Poitiers (12 janvier),  
M. RENÉ BENJAMIN (19 janvier),  
M. ANDRÉ BELLESSERT (17 novembre),  
M. JACQUES COPEAU, fondateur du Théâtre du Vieux-Colombier (16 février),  
M. FRÉDÉRIC LEFÈVRE (25 novembre),  
M. ANTOINE RÉDIER (8 décembre).

La troisième conférence sera donnée le MARDI 1<sup>er</sup> DÉCEMBRE, à 5 heures, par M. PAUL CLAUDEL  
SUJET : *A travers la littérature japonaise.*

Prix de l'abonnement à la série des seize conférences : 95 frs. et 75 frs.

La location des places se fera, comme l'année dernière, par les soins de la Maison LAUWERYS, 36, TREURENBERG, tous les jours (dimanches et fêtes exceptés), de 9 1/2 à 12 heures et de 2 1/2 à 5 heures.

Les Conférences paraîtront dans LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS

Secrétariat des conférences : à LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS

11, BOULEVARD BISCHOFFSHEIM, TÉL. : 220.50;

par exemple une aquarelle de 1840, représentant une ferme, ou le petit Biddleton, ou l'endroit où la chère grand-mère est morte. Eh bien! il vous rapportait cette même grand-mère, ou ce même petit Biddleton, ou cette même ferme, et le souvenir vous faisait verser des larmes en en reprenant possession. Car c'était bien le même encadrement piqué d'humidité, le même panneau ordinaire, plutôt terne, simplement doré. Par-ci par là un petit fragment s'était détaché et il y avait un peu de blanc malpropre à sa place. On voyait même la petite échancrure, à l'un des angles en forme de mitre. On retrouvait la vieille maison stuquée et qui avait quelque peu l'air de ne pas tenir sur la toile, les arbres aux formes absurdes, la pelouse verte et abominablement pâle. C'était exactement ce que vous aviez vu toute votre vie durant sur le palier et ce que tante Betty avait peint.

Et pourtant, c'était une copie. Vous la contempriez longuement, puis vous demandiez à voir la copie, et alors on vous apportait... l'original.

J'ai parlé à quelques-uns de ces grands hommes, mais ils se tiennent sur leurs gardes et je n'ai jamais pu apprendre qu'un petit nombre des trucs du métier. L'un d'eux m'a expliqué comment on fait dans le bois de tout petits trous pour imiter ceux du vieux bois. Pour y arriver, on tire sur l'objet à quelque distance avec du plomb très menu. Et c'est pour cela que les trous ont l'air d'être répartis au hasard.

Un autre m'a raconté comment on fabrique de « vieilles » tables de jeu. Quand vous avez suffisamment frotté le drap de la table, vous versez un peu d'encre, puis vous le nettoyez de nouveau, puis vous cassez un peu l'incrustation et ainsi de suite. Il ne vous reste qu'à faire branler un peu la table. Pour cela, vous lui raccourcissez légèrement un des quatre pieds; la table, devenue « vieille », branle.

Là-dessus, voilà l'acheteur qui s'amène, s'il ne remarque pas qu'il y a un petit morceau d'incrusté de brisé ou que la table branle, c'est au marchand (qui est en même temps le « créateur » de la table) à signaler à l'acheteur ces deux particularités et à lui expliquer les raisons pour lesquelles il vend la table si bon marché. Il est prêt, dit-il, à la céder pour sept cent cinquante livres. Si son client le désire, c'est une simple plaisanterie que de réparer l'incrusté et de remettre un morceau de bois au pied trop court. Et cela ne coûte rien.

\* \* \*

Ceux qui font des contrefaçons sont les bienfaiteurs de l'humanité à un autre point de vue encore. Ils démasquent l'ineptie des étiquettes. Un individu que j'admire beaucoup fit paraître, il y a une trentaine d'années, dans la presse londonienne, de soi-disant sonnets de Wordsworth. Sauf erreur, *la Pall Mall Gazette* fut le premier journal qu'il mit très joliment dedans; mais tous les autres se comportèrent en vrais moutons de Panurge. Cet individu disait avoir reçu les sonnets en question d'un vieux berger de la région des lacs écossais. C'était un mensonge. Les sonnets étaient fort mauvais. L'un d'eux finissait par ces mots :

*Man livert not by bread alone*

et avait trait aux lois sur les blés. Wordsworth aurait pu écrire des sonnets exactement de cette force. Comme contrefaçons, ils étaient aussi bons qu'ils étaient mauvais comme vers. L'auteur attendit d'avoir berné les panthéistes à fond et de part en part et récolté une ample moisson de louanges. Et ce ne fut qu'alors qu'il leur conta comment il s'était payé leur tête.

Ceci me rappelle qu'à côté du grand département des contrefaçons artistiques, il existe sa contre-partie: ici, c'est un original fameux qui est présenté comme insignifiant et sans valeur.

C'est ainsi que, quand j'étais jeune, d'aimables farceurs se divertissaient à emprunter quelques lignes à un des longs poèmes de Keats. Non seulement on les envoyait à un éditeur de marque, mais on ajoutait dans la lettre d'envoi que l'auteur tenait bien plus à avoir l'opinion de l'éditeur qu'à voir les vers acceptés. Ceux-ci étaient invariablement retournés; une lettre fort aimable de l'éditeur les accompagnait d'habitude. Il y disait exactement ce qu'il en pensait, ajoutant que ces vers révélaient des fautes de jeunesse et indiquant des raisons d'espérer. C'était vraiment fort drôle.

Je me rappelle un autre individu dupant admirablement, dans des affaires de tableaux, l'administration des douanes américaines. Il avait acheté, disons, un Corot signé. Il demandait alors à un autre professionnel du même art de peindre, sur la signature de

Corot, une autre signature, banale celle-là, celle de Perkin, par exemple. Puis, cette dernière ayant séché, on peignait de nouveau par dessus celle de Corot. Parfait. Avant d'approcher les douanes new-yorkaises, l'excellent homme envoyait une lettre à la presse disant qu'un soi-disant Corot, attendu pour telle ou telle collection, (la sienne), était un faux. Un homme de paille, mis en avant pour nier que le Corot fût authentique, demandait que la signature fût grattée. En même temps, promettait catégoriquement de rembourser tous les dommages.

En grattant la signature, on voyait apparaître au-dessous celle de Perkins. Le prix du tableau devenait négligeable... et les droits de douane aussi!... Puis, une fois l'affaire oubliée, on grattait, sans se presser, la signature Perkins et on voyait reparaître celle du vrai Corot.

La vérité est celle-ci : jamais la psychologie, la psychologie absurde de l'acheteur, d'originaux, n'a été traitée comme elle devrait l'être. Je ne connais à cette règle qu'une seule exception. Il s'agit d'un tribunal français.

Un Français avait trouvé dans une vieille maison sur la Loire, une admirable chaise François I<sup>er</sup>. Il ne parvenait pas à en découvrir de semblables. Il l'emporta donc chez un fabricant parisien de faux meubles et lui en commanda onze autres exactement semblables, de façon à avoir douze de ces chaises pour sa salle à manger. Voilà les onze chaises qui arrivent : elles sont très différentes de l'original. Un tas de petits détails ne valaient rien. Le Français se refusa à payer. Il y eut procès. Et le tribunal statua que le fabricant de meubles devait faire une douzième chaise en tous points semblables aux onze premières.

A ce propos, rien de plus amusant que de mener quelqu'un qui ne jure que par le Moyen âge et par ses sympathies médiévales voir la porte centrale de Notre-Dame à Paris. Montrez-lui avec quel soin on y a restauré le Jugement Dernier « massacré » par le doyen et le chapitre au XVIII<sup>e</sup> siècle : faites lui voir que c'est à peine si on y peut distinguer le vieux du neuf. Là-dessus demandez-lui s'il peut dire lesquelles des grandes statues d'apôtres en dessous sont du XIII<sup>e</sup> siècle et lesquelles sont l'œuvre de Viollet-le-Duc.

Votre ami scrutera les statues avec soin. Seulement, lorsqu'il aura fait son choix, quel plaisir pour vous que de lui dire : *Elles sont toutes neuves.*

Hillaire BELLOC.

## L' " Anthinea ", de Maurras

La bataille livrée autour des idées de Maurras a soulevé une poussière épaisse. La politique a rendu l'air irrespirable, j'entends la politique mesquine, celle qui s'en prend aux personnes plus qu'aux idées. Montons au dessus de la mêlée, gravissons l'Acropole jusqu'aux *templa serena* de l'art et de la littérature.

A l'ombre des blanches colonnes du Parthénon — dont le piédestal se dresse au centre de cet immense cirque de collines violettes qui entourent Athènes — en face de l'échancrure s'ouvrant sur la mer bleue, asseyons-nous sur l'énorme soubassement du temple. Nous y serons bien pour lire *Anthinea*; nous baignerons dans l'atmosphère voulue pour en apprécier le charme, et la leçon de mesure et de raison donnée par le livre sera à l'unisson avec la sublime harmonie du paysage et des monuments.

Il y a près de trente ans que les principales pages d'*Anthinea* furent écrites dans différentes revues, et l'ouvrage parut en 1901. Je parlerai ici de la quinzième édition,

datant en 1920. Une note de la page 61 avertit le lecteur de la suppression d'une soixantaine de lignes qui se trouvaient dans les éditions précédentes. « Il m'a paru satisfaisant, dit l'auteur, pour la pensée d'un certain nombre d'amis catholiques vivants ou morts et pour mon témoignage de profonde reconnaissance de sacrifier ce chapitre en mémoire de la grande âme du pape Pie X ».

Beau sentiment de déférence, dont les catholiques savent gré à Charles Maurras ! Il ne renie pas — pas explicitement — les idées exprimées dans ces lignes; c'est regrettable, sans doute, mais nous savons qu'il est incroyant, et son geste respectueux à l'égard de l'Église conquiert notre estime pour son caractère.

Charles Maurras avait environ vingt-huit ans quand il fut envoyé en 1896, à Athènes par la *Gazette de France* pour assister aux Jeux Olympiques. Les articles qu'il écrivit à ce propos dépassent singulièrement le genre habituel du reportage.

A ce premier fonds d'*Anthinea* vinrent s'ajouter divers morceaux rédigés à des dates assez distantes, mais qui se rejoignent tous dans l'idée grecque de mesure et d'ordre. Après Athènes, c'est la description de la petite ville de Cargèse, en Corse, d'origine hellénique; c'est la visite des merveilleuses salles réservées aux monuments grecs dans le Musée britannique de Londres; c'est Florence, l'Athènes de l'Italie; c'est la Provence, vieille colonie toute pétrie de traditions helléniques.

On comprend par là combien profonde fut l'influence classique dans la formation du génie de Maurras: c'est au contact des chefs-d'œuvre harmonieux de l'art et de la littérature grecs que se développa la jeune intelligence de cet « humaniste ».

Assurément, quand il entreprit ce voyage en Grèce, son esprit était déjà d'une maturité extraordinaire. Cependant, la fougue de la jeunesse se trahit dans les démonstrations enthousiastes de son admiration. Pour célébrer l'art classique, il a des entraînements romantiques. Il parle de son transport, de ses universelles ivresses, de l'état de folie lyrique qui lui fit embrasser la première colonne des Propylées et « la baiser de ses lèvres comme une amie ».

Mais, cette fièvre passée, « il se sentit l'esprit critique, disposé à jouir des chefs-d'œuvre sans y périr ». Et dès lors, il ne se départit plus d'une admiration calme et raisonnée. La contemplation des œuvres d'art et celle des paysages éveillent en lui des idées d'ordre et de hiérarchie. De l'art, il passe aisément aux conceptions fondamentales de la sociologie et de la politique. Son esprit, déjà amoureux de synthèse, ramène tout ce qu'il découvre à quelques principes universels.

La marque du génie est de grouper avec aisance les idées, de les hiérarchiser. Quelle est donc ici cette idée centrale, dont toutes les autres dépendent? C'est précisément la nécessité de l'ordre, la subordination à la raison, la suprématie de l'intelligence. Les droits de la raison sont mis en opposition avec les prétendus droits de l'homme proclamés par la Révolution.

A l'encontre de Jean-Jacques Rousseau, l'inégalité des hommes, la nécessité de la hiérarchie sont démontrées par la contemplation même de la nature, dont les éléments sont

tous subordonnés à la finalité de l'ensemble. Chaque atome est à sa place dans l'univers, chacun y joue son rôle obscur ou brillant; leur dépendance mutuelle permet à l'ordre et à la beauté de fleurir.

L'idée chrétienne manque dans cette conception du monde, mais rien n'y est opposé. Le christianisme, ordre suprême qui englobe dans sa synthèse la nature et le surnaturel, n'est certes pas l'ennemi d'une conception rationnelle du monde, fondée sur la hiérarchie. Tout incomplète qu'elle soit, il en reconnaît la vérité, et s'en servira comme point d'appui pour élever l'homme plus haut.

Ce qui nous choque, nous qui, en tant que catholiques, sommes les meilleurs défenseurs de la raison humaine, c'est d'entendre Maurras exalter le culte de la raison chez les Grecs comme le plus grand événement de l'histoire du monde. — « Sauf la Révélation chrétienne! » hâterons-nous d'objecter. Mais l'Évangile n'entre pas, à ce moment du moins, dans le plan de la vision de Maurras, et c'est ce qui lui fait écrire encore, vers la fin de sa méditation sur Athènes :

« S'il importe que l'âme soit maîtresse chez elle, il faut aussi qu'elle sache trouver son bien et le cueillir en s'y élevant d'un heureux effort. Ni relâchement, ni rudesse, aucune vertu sans plaisir, ni aucun plaisir sans vertu, *voilà le conseil athénien*. Il n'en est pas qu'on ait dénaturé davantage, *le genre humain n'en a pas reçu de plus pénétrant*. »

Retranchons la dernière ligne; le reste est « raisonnable » et par conséquent « naturellement chrétien ». N'appelons pas « païen » un livre comme *Anthinea*, qui, d'un bout à l'autre, est un hymne magnifique à la Raison, à l'Ordre et à l'Harmonie. La mesure, hélas, manque trop à notre génération pour ne pas lui conseiller à prendre à l'Attique de Périclès, une leçon de modération et d'eurythmie. Catholiques, nous pouvons être les meilleurs humanistes; plus notre foi sera robuste, plus nous serons capables de « digérer » la substance de l'art et de la littérature grecs.

Souhaitons qu'ils soient nombreux, les jeunes gens catholiques assez intelligents et assez forts pour goûter, sous la splendeur du style d'*Anthinea*, la substantifique moelle des solides pensées. S'ils trouvent plaisir à cette lecture, s'ils s'exaltent à cette ambrosie, ils seront immunisés à jamais contre les atteintes de la névrose littéraire d'aujourd'hui.

La douceur du miel attique les dégoutera pour toujours du piment et des truffes de nos « surréalistes » modernes.

Chan. PAUL HALFLANTS,  
Professeur à la Faculté de philosophie et lettres  
de l'Institut Saint-Louis.

## Catholiques Belges

soutenez notre effort

d'apostolat intellectuel

## Le Fascisme, renaissance du peuple italien \*

### IV

#### Le fascisme et les socialistes.

Le socialisme avait su se tailler en Italie une situation de tout premier plan. Par une propagande toujours plus entreprenante et une organisation toujours plus adroitement combinée et plus efficace, il avait rallié à son programme un grand nombre d'Italiens. Ses origines allemandes et sémitiques ne l'avaient pas empêché de faire de grandes conquêtes en territoire latin. Ses promesses palin-génésiques lui avaient valu la sympathie des masses qui se laissent facilement éblouir par la promesse de temps meilleurs, de bonheur terrestre, de prospérité et de pouvoir. Et ceci d'autant plus que l'après-guerre avait réservé à l'Italie déception sur déception. Le peuple avait le sentiment d'avoir été frustré des fruits de la victoire. Il s'en prenait au gouvernement qui, d'une faiblesse extraordinaire, était trop caduc et trop usé pour opposer aux idéals factices des socialistes, un idéal et un objectif réalisables. Que pouvait, d'ailleurs, le libéralisme, alors au pouvoir, opposer au socialisme? Le libéralisme avait accordé la liberté la plus complète à tous les partis. En descendant de degré en degré vers l'abîme, il en était arrivé à tolérer l'organisation d'une conjuration contre lui-même et contre l'État qu'il avait créé jadis. Il avait ainsi admis et quelque fois favorisé la négation de la patrie et la préparation révolutionnaire. De ce côté-là, le socialisme n'avait plus rien à craindre.

Les populaires, qui avaient réuni sous leur drapeau un nombre très considérable de citoyens, étaient les seuls qui auraient pu entamer la lutte. Malheureusement, ils le firent en théorie, mais la pratique les poussa toujours plus à gauche, comme nous l'avons vu.

Le socialisme, semeur de la lutte et de la haine des classes, était en mesure d'exercer la plus grande influence sur les destinées de l'Italie. Cette influence ne pouvait être que néfaste. Foncièrement hostile à la religion et à la propriété, il ne rêve que d'un bouleversement complet de toutes les bases de notre état social. La guerre et l'après-guerre l'avaient considérablement fortifié. Le nombre des membres actifs du parti socialiste passa de 42,000 en 1914 à plus de 100,000 en 1919; celui des membres de la Confédération générale du travail de 300,000 à 1,200,000.

Le socialisme allait donc être vainqueur, si un des siens ne s'était rendu compte du tort énorme que sa patrie subirait par une victoire des idées socialistes et s'il n'avait pas réveillé la conscience de son peuple. On a souvent reproché à Mussolini d'avoir sacrifié les intérêts des ouvriers, mais rien n'est moins vrai. Aux rêves de domination d'une classe de la nation, il a opposé l'idéal d'une nation forte par le travail commun de toutes les classes de la société. Il conçoit, en effet, le travail comme une fonction organique de la société. Au lieu de la lutte des classes dans un pays et de la solidarité internationale des partis ouvriers, Mussolini veut établir la solidarité des classes à l'intérieur d'un même pays. Il veut instituer une fusion obligatoire des partis au profit du travail. Mais les visées de Mussolini ne s'arrêtent pas là. Il veut subordonner, non seulement l'intérêt d'une classe à l'intérêt de tous, mais il veut aussi subordonner tout à l'intérêt national. A l'internationalisme rouge, il oppose un nationalisme de bon aloi.

Son heure était venue lorsque la coalition rouge exigeait du gouvernement de mettre un terme à l'activité fasciste et lorsque

les rouges décrétèrent la grève générale dans toute l'Italie. Le peuple avait reconnu son sauveur et le peuple accourut pour lui donner les moyens de le sauver de l'abjection moscovite. Les rouges, arrogants aussi longtemps qu'ils se croyaient les maîtres, devinrent bien vite prudents et circonspects, lorsqu'ils se virent en face de quelques *camicie nere*, qui passaient très facilement des paroles aux actes!

La victoire matérielle sur les socialistes était l'affaire de quelques semaines. Il restait une tâche autrement difficile : l'application des idées conçues, la création d'une nouvelle organisation de l'État moderne. Si Mussolini réussit dans cette tâche presque surhumaine, son nom sera inscrit en lettres d'or au livre des grands hommes. Si le fascisme se montre capable de bâtir la nouvelle maison de la Nation italienne, il aura bien mérité de sa patrie, de toute la Latinité et de l'Europe entière.

Les trois années qui se sont écoulées depuis la marche sur Rome font bien augurer de l'avenir du fascisme. M. Cabiati prédisait, il y a trois ans, dans *la Stampa*, de Turin, que le syndicalisme fasciste ne tarderait pas à se développer sur le terrain de la lutte des classes. Les événements ont montré que M. Cabiati a été mauvais prophète. Le syndicalisme qui dans les pays latins, n'était qu'un instrument politique et qui ne s'intéressait qu'aux intérêts matériels des ouvriers, n'existe plus en Italie. Le syndicalisme fasciste l'a remplacé. Celui-ci vise, avant tout, à la paix sociale, et à une collaboration étroite de toutes les classes intéressées à la production. Il réserve à l'organisation ouvrière des droits, qu'elle n'a jamais eus pendant l'ère socialiste et qui ne porteront aucune atteinte aux droits des patrons. Comme le fascisme s'est révélé une régénération de l'État, ainsi le syndicalisme fasciste se révélera une régénération de l'organisation du travail. M. Rocco, ministre de la Justice, a très bien défini la différence entre le syndicalisme ancien et le nouveau. Avant le fascisme « on a assisté, disait-il, à la résurrection de l'auto-défense » des classes ouvrières, parce que « quand l'État est faible et que chaque individu doit songer à se faire justice lui-même, il est naturel que les individus s'unissent pour mieux se défendre ». Le fascisme a comme but principal la restauration de l'autorité de l'État. La conséquence inéluctable en sera la disparition de tous les syndicats « d'autodéfense » et leur remplacement par un syndicalisme, que je voudrais appeler un syndicalisme d'État, où le gouvernement, comme représentant de la nation, réglerait les conflits du travail, qui, jusqu'ici dégénéraient toujours en une lutte des classes, qui formaient un prétexte aux agitations antinationales et qui aiguillonnaient l'envie et la convoitise des classes ouvrières envers les riches, ou envers ceux qu'ils considéraient comme tels.

Un grand pas dans cette direction a été fait par l'accord intervenu entre l'organisation fasciste des industriels et celle des ouvriers. Cet accord, conclu avec l'appui du gouvernement, vise à prévenir les grèves. L'État surveillera avec vigilance les rapports entre travailleurs et patrons et défendra les droits des classes ouvrières, ainsi que ceux des autres collectivités, qui ne doivent pas être gênées, dans leur travail par les grèves intempestives comme c'était le cas, presque quotidiennement, dans l'Italie d'avant le fascisme.

Le Grand Conseil Fasciste, dans sa séance du 5 octobre, est encore allé plus loin. Il a arrêté une proposition d'après laquelle les syndicats des patrons, autant que ceux des ouvriers, devront être reconnus légalement et seront assujettis au contrôle permanent de l'État. La reconnaissance légale pourra être obtenue « pour un seul syndicat pour chaque espèce d'entreprise, ou catégorie d'ouvriers et uniquement pour les syndicats à caractère national ». Les syndicats non légalement reconnus ne seront pas supprimés, mais ils pourront continuer leur existence et leur activité comme associations *de facto*, d'après les normes en vigueur jusqu'à présent. Cependant, aux syndicats reconnus légalement seuls reviendra

(\*) Voir *La revue catholique des idées et des faits*, du 30 octobre, du 13 et du 30 novembre 1925.

représentation officielle de leur groupe d'entreprises ou de leur catégorie d'ouvriers et eux seulement pourront arrêter des contrats collectifs de travail avec effet obligatoire pour tous.

Le gouvernement fasciste suivra ainsi une politique inspirée par le bon sens. Il fait du travail la base de la société. Puis, il prend des mesures pour que ce travail profite aux classes ouvrières et aux industriels. La paix sociale qui en résulte amènera la prospérité des affaires privées, qui, à son tour, créera le bien-être et la richesse publiques.

Les premiers résultats se laissent déjà percevoir. L'Italie n'a pas seulement pu surmonter la crise spirituelle d'après guerre, mais elle surmonte aussi, lentement, la crise économique. L'état de ses finances et le développement de son domaine économique montrent déjà un progrès sensible. Pendant l'exercice 1921-1922 les recettes se chiffraient à 19,700 millions et les dépenses à 35,461 millions de lire, soit un déficit de 15,761 millions. Ces chiffres furent ramenés pendant l'exercice 1923-1924 à respectivement 20,581 millions et 20,999 millions, laissant un déficit de 418 millions de lire, au lieu de 15,761 millions deux ans auparavant. Les comptes budgétaires de l'exercice 1924-1925 présentent même un boni de 209 millions.

Le comte Volpi, ministre des Finances, a déclaré dernièrement que les mois de juillet et d'août de cette année-ci laisseront un surplus de 146 millions, contre un déficit de 140 millions pendant les deux mois correspondant de l'année dernière.

La circulation fiduciaire par tête d'habitant a été ramenée par le gouvernement fasciste de 544 lire au 31 octobre 1923, à 517 lire au 31 décembre 1924 et à 496 lire au 30 avril de cette année-ci.

Le nombre des chômeurs a diminué de 541,000 en 1921, à 85,000 en 1925.

Avant l'avènement au pouvoir du fascisme, l'administration des chemins de fer laissait un déficit de 1,260 millions, contre un surplus de 176 millions à l'heure actuelle. L'organisation s'est améliorée en même temps. Tous ceux, qui ont connu l'Italie d'autrefois, se rappelleront combien peu ponctuels étaient les trains et à quel point le service était désorganisé. Aujourd'hui, avec une diminution très considérable du nombre des employés, et un résultat financier, très satisfaisant, tout le système ferroviaire marche mieux; les trains, jadis d'une irrégularité proverbiale, partent et arrivent à l'heure; les employés sont serviables et font leur devoir exemplairement, ils se savent sévèrement contrôlés et se rendent compte que par leur travail ils contribuent à la prospérité et à la grandeur de leur patrie.

L'administration des postes et télégraphes accuse actuellement un surplus de 47 millions contre un passif de près d'un demi-milliard il y a quelques années.

Les premiers résultats de la politique d'économie et de discipline, inaugurée par le fascisme, sont donc évidents. Ils prouvent que le fascisme n'a pas seulement obtenu un grand succès dans l'orientation idéale de l'Italie, mais que le pays, sous sa direction, a fait également des pas de géant dans le domaine économique. Encore tout dernièrement, M. Jules Klein, directeur du bureau américain de commerce, retour d'un voyage d'études en Europe, déclarait que l'Italie avait fait de tels progrès économiques, qu'elle deviendrait, avant peu, un des plus sérieux concurrents de l'Amérique.

La preuve est donc fournie que le fascisme ne sait pas seulement démolir, mais qu'il sait aussi reconstruire. Dans l'Europe entière, ses principes mesureront bientôt leurs forces avec celles du bolchévisme. Et du résultat de cette lutte dépendra l'avenir de notre civilisation. Les deux systèmes ont fait leurs preuves. Chacun a été chez soi le maître absolu. L'un a eu déjà huit ans pour le perfectionnement de son système, l'autre n'a disposé que de trois ans. Pendant ces huit ans l'un s'est montré incapable de restaurer ce

qu'il avait abattu. Il a semé la ruine, le malheur, la corruption partout où il a passé. De l'autre, nous venons d'établir le bilan de ses trois premières années de pouvoir. Est-il étonnant que les résultats obtenus par les deux systèmes ont impressionné même les adversaires du régime, à tel point que le groupe libéral parlementaire, il y a peu de semaines, a adopté à l'unanimité un ordre du jour, dans lequel il invite les sections du parti libéral à se prononcer pour l'adhésion au parti national fasciste? Parmi les considérations qui ont amené le groupe parlementaire à cette décision, la plus importante est celle qui relève que « l'œuvre de reconstruction nationale réalisée par le régime actuel mérite la plus franche adhésion et qu'elle exige la cohésion des esprits la plus complète ».

Cette œuvre de reconstruction, que tous les adversaires du régime, s'ils sont de bonne foi, doivent reconnaître, constitue une raison d'orgueil légitime pour les Italiens et d'admiration profonde pour l'étranger.

H. DE VRIES DE HEKELINGEN.  
Professeur à l'Université catholique  
de Nimègue.

## Les Arts décoratifs, à Paris

L'Exposition de Paris ne fut-elle vraiment — comme on nous en a rebattu les oreilles — que l'expression d'énormités babyloniennes, ou que l'aveu de l'impuissance esthétique de notre époque, l'étalage affreux du plus décevant illogisme, la preuve enfin décisive de la vanité de nos efforts vers une traduction nouvelle de la Beauté...

A notre tour, nous voudrions répondre à ces questions. Afin de savoir à quoi nous en tenir, nous avons — non pas traversé au triple galop — mais visité lentement, posément, les principaux stands de l'Exposition, durant quelques beaux jours de cette arrière-saison, qui ont vu la foule, mais une foule innombrable, *turbam magnam*, se ruer à l'assaut, des tourniquets d'entrée.

Au tout premier contact, nous, comme les autres, avons été ahuri. Quelques exposants semblent avoir résolu d'épater le bourgeois par une recherche extravagante de l'inédit. Ça et là sur certains pavillons souffle comme une fièvre d'hystérie. Et le fameux pont Alexandre, qui, de toute nécessité, devait être *apprêté*, afin d'unir les deux terrains réservés à l'Exposition, apparaît, au premier regard, comme une succession malencontreuse de lignes au rythme excrécable, et d'une couleur d'ocre rouge-indien non moins excrécable...

Une tentation vous vient de fuir... au Louvre ou au musée de Cluny, à l'instar de ces trois professeurs, jeunes mais déjà vieillots, que nous rencontrâmes, au Cours la Reine, désappointés et fourbus, jurant qu'on ne les y prendrait plus.

Était-il donc si difficile de réagir contre une première impression, toute superficielle d'ailleurs? Il nous semble qu'une étude *patient*e de cette collection — unique et exceptionnelle — de *documents d'Art* qu'est l'Exposition de Paris peut tenir lieu, et avec avantage, de maintes années d'études livresques. Et pour qui veut renouveler, aérer, rajeunir son cours d'esthétique, une visite *patient*e des Arts décoratifs est indispensable.

\* \* \*

Une attention sympathique permet de se convaincre bien vite qu'il y a là, d'abord, la manifestation d'un effort inattendu, incroyable, et qui force l'admiration, pour essayer d'harmoniser les Lois éternelles de l'Art avec les exigences de notre époque, avec nos *matières* nouvelles; un souci, parfois trop crûment exprimé, de l'équilibre, de la pondération, dans les masses; le mépris affiché du détail et de l'ornement inutiles; un retour évident à la pureté, à la sérénité de la ligne, et souvent à je ne sais quel calme olympien de l'ensemble architectural; bref une vraie passion pour la *simplicité*

cité des partis, l'unité organique, dirai-je, du corps et de l'ornement, l'actualité enfin; trois notes essentielles et spécifiques de l'Art décoratif.

Sans doute, toutes les œuvres n'ont pas le même intérêt... décoratif. Mais dans un grand nombre il y a comme une poussée de *virginité d'art*, si l'on peut dire. La grande tradition, née en Orient, épanouie en France au Moyen âge et sous Louis XIV, semble renaître de ses cendres. Elle s'agit dans les formes nouvelles. Elle anime par le dedans jusqu'aux hardiesses d'esthétique moderne. Sa logique, sa logique surtout, s'est emparée des procédés nouveaux. On travaille dans la clarté et la probité antiques. Peut-être aussi suit-on trop exclusivement la raison raisonnée et peut-être encore les réalisations les plus intelligentes ne s'approchent-elles pas assez résolument de l'idéal social contemporain, de l'idéal chrétien de tous les temps. Satisfaire les besoins nouveaux du bourgeois grand et petit, c'est bien; mais ne point oublier la *plèbe de Dieu*, c'est mieux.

Sachons cependant faire crédit aux bons ouvriers, qui l'ont peiné là. Ils font la trouée. Ils arriveront.

Un art, disons sans pédantisme *notre art*, vient et s'approche, qui vaudra tout autant que celui de nos devanciers. Deux écueils déjà, sont évités par nos contemporains, par les plus forts, l'écueil terrible de l'outrance dans le simplifié, et de la sécheresse dans l'exprimé.

Faisons-leur crédit. Soyons justes dans nos appréciations. Sous les tâtonnements et les défauts, se cachent de ces qualités qui font les chefs-d'œuvre.

\* \* \*

Nous voici dans le pavillon de la ville de Paris (1).

Vous n'y êtes pas de dix minutes que votre œil s'emplit de lignes simples, de grande allure pourtant, et extrêmement harmonieuses. Peu à peu s'imposent à votre esprit la clarté et la grâce françaises. Et vous en venez à rêver que l'art « nouveau » est chose courante. Ah! Ces reliefs d'angles, ces retombées d'arcs, ces essais de chapiteaux, qui annoncent la sculpture « nouvelle », ces utilisations inattendues des fers forgés... tout est de premier ordre.

Je songe maintenant — association de phantasmes — à la *Salle des fêtes du Grand Palais*, où les éternels principes du beau grandiose — non pas grandiloquent, Dieu merci — sont magistralement appliqués : l'équilibre, la proportion, la sobriété, et cette adaptation savante de la décoration aux *partis généraux*. L'escalier, avec ses étages, ses paliers ornés de gros bouquets de fleurs artificielles, est monumental. Les petites fantaisies d'angles ne réduisent pas l'échelle de l'ensemble, si imposant, et la couleur, discrète et noble, en achève le haut cachet.

Au *Palais d'un ambassadeur*, le luxe il est vrai, éclate trop à la *pacha*, dans le mobilier, avec je ne sais quel relent d'opulence égoïste d'un Manito de la finance; mais l'ensemble architectural forme comme le *clou* de l'Exposition. Cloître moderne, d'un merveilleux dessin, autour d'un jardin où le vert des plantes et des pelouses se marie à ravir aux plus beaux marbres; fontaines babillardes perdant leurs eaux sur des fonds d'or; fresques au coloris charmeur; tout parle de féerie.

Par un matin bleu d'automne joyeux, sous le sourire plutôt débonnaire du soleil, si vous avez vu passer par là acclamée par les Parisiens, quelque princesse en robe bleue, vous avez eu une minute de perfection esthétique; et si vous avez suivi le cortège dans le vaste salon de réception, d'une si fine inspiration hellénique avec ses larges lignes calmes, sa décoration sobre et cossue, vous avez assisté à une manifestation unique d'Art complet.

Le *Pavillon* de l'Italie. Ne me dites pas, vous qui faites les dégoutés devant la façade, que c'est un pastiche, et que l'Italie, n'ayant rien appris, n'a rien à vous apprendre. Soit, pour le pastiche, cependant bien interprété et savant et italien! Mais l'intérieur, quel bijou! Cette frise si décorative, avec ses paons et ses feuillages d'or sur fond bleu; cette abside exquise avec la vasque en fer forgé d'une fontaine lumineuse; quelle richesse, et pourtant

(1) Nous n'allons pas fatiguer le lecteur et faire avec lui une revue complète de l'Exposition. Nous signalerons simplement quelques points dignes d'intérêt; non pas tous, loin de là. Procédant à la bonne franquette, sans avoir même pris de notes sur place, nous tissons nos souvenirs, recueillant les plus chauds, au fur et à mesure qu'ils se présentent. Et nous comptons bien que l'on ne nous fera pas dire le contraire de ce que nous affirmons en toute loyauté, après avoir fait, en commençant, les distinctions nécessaires.

quelle sobriété! Et soyez persuadés que le buste de Mussolini — pièce de choix d'ailleurs — n'ajoute rien à l'ensemble.

Avouons simplement n'avoir point compris l'art « nordique » des Suédois — pourtant très artistes et gens de goût, c'est évident — et surtout des Hollandais, très libérés, ceux-ci, des vieux poncifs; mais d'une mentalité esthétique trop différente de la nôtre. — Quant à la hardiesse des Tchécoslovaques, elle nous a plu infiniment. Ils ont là-bas des architectes qui sont de taille, et il nous a semblé que leur enseignement de l'art à l'école tient le premier rang en Europe — Avouons non moins franchement que notre architecte Horta a mieux réussi d'autres œuvres — le Musée de Tournai, par exemple — que son pavillon de Belgique, à Paris. Que signifient ces *Panathénées* là-haut, et ces *denticules* rompant les lignes? Mais le dessin des portes est excellent; et, ma foi, l'intérieur nous fait honneur quand même. Ce pavillon est certainement celui vers lequel la foule se presse davantage. Un belge n'est pas insensible à cette incontestable preuve d'affection et d'admiration pour l'art de son pays. Et il se réjouit volontiers de ce qui est un succès d'ailleurs mérité. On a fait, en Belgique, un effort appréciable... Nous l'aurions désiré plus grand encore et plus digne de nos artistes.

\* \* \*

A-t-on discuté à propos du *Village français*!... A notre avis, il constitue un trésor artistique du plus haut prix.

Particulièrement digne d'attention l'ensemble, d'aspect peut-être frêle, gracile, mais si gai, avec son auberge du *Bon pain de France*, son école, sa maison commune, ses enseignes, etc... Avec sa maison — disons hardiment ouvrière — qui met — l'art à la portée des petites bourses, ce qui est rare à l'Exposition, et nous parle de bonheur familial... et social.

Avec son *église* villageoise. Cette église, à elle seule, vaudrait le voyage à Paris.

Au clocher, Henri Charlier a taillé directement un monumental Christ en croix, s'inscrivant heureusement dans la construction, au-dessus des cloches à jour, comme le motif sublime de leurs appels, tandis que les quatre évangélistes, par leurs éloquentes symboles, montent une garde permanente aux angles des bras de la croix; le tout dans une polychromie ardente mais contenue. C'est neuf, ce vieux roman. Neuve l'idée des pignons formant tour. Et si logique ces bases trapues et les *hauts* découpés. Neuf, ce vieux portail si accueillant avec ses statues en céramique bleu...

Malgré ses dimensions très, très réduites, cette église donne, à l'intérieur, une impression de grandeur. Assis sur un des petits bancs, devant le chœur, vous songez à une cathédrale en miniature. Tout est si intelligemment proportionné. Et le public sent tout de suite la majesté du lieu. Les têtes se découvrent. On chuchote à voix comme étouffée : « Quel dommage! Elle manque d'unité, elle a un air de stand; trop d'artistes ont contribué à la mise en page. »

Chapelles exquises! Celle des *Saints de France* (donnons-lui la palme) avec ses médaillons d'une couleur caressante; celle du *Christ-Rédempteur* où « les artisans de l'autel » ont fait preuve d'un talent si probe et d'une inspiration si haute; celle enfin du *Sacré-Cœur*, où Maurice Denis et Georges Desvallières ont déployé leur maîtrise d'art et la conviction de leur cœur.

Église petite d'espace, mais grande d'envergure (1).

\* \* \*

Parmi les monuments qui nous ont touché le plus profondément nous signalons le *Monument aux morts de la Champagne*, très émouvant, surtout le soir, lorsqu'il est discrètement éclairé. Réduit au dixième, si nous nous souvenons bien, il s'inspire de la vieille lanterne des morts. Volontiers on se le représenterait au centre d'une immense plaine, impressionnant par ses lignes austères; sa

(1) Il nous en coûte de ne pouvoir signaler seulement chaque objet de cette église. Des chasubles se trouvaient exposées là, qui s'harmonisaient si allègrement avec l'ensemble; les stations de *Chemin de Croix* — chacune à son peintre particulier — mériteraient toute une étude; les autels, les nappes... quelles leçons d'art religieux. Espérons que nos écoles d'art, les écoles Saint-Luc surtout, qui sont toujours en quête d'*expériences* modernes, auront envoyé bon nombre de maîtres et d'élèves étudier sur place le plus intéressant album d'art décoratif religieux qui soit.

porte qui est un poème; ses vitraux, ses pieux vitraux, sa tache de sang; cet aspect d'autel, avec les deux cierges, ou le tabernacle pour le sang de France.

Lieu d'élection également que la *Chapelle polonaise*, taillée dans le sapin. Lyrisme latin dans un moule slave. Elle est poignante. Ses racines plongent dans le sol polonais. Le peuple polonais y ploie spontanément les genoux. Un pur chef-d'œuvre! Comme il fait contraste avec la *Chapelle de Maredsous*, émouvante celle-ci, par les souvenirs d'enfance qu'elle suscite, quand nos sœurs aînées, de leurs mains féminines, édifiaient, au fond d'un corridor, un sanctuaire (moins luxueux, sans doute, mais dont les broderies et les façons sentaient aussi délicieusement le boudoir) afin de nous permettre de « jouer à la messe. »

On a trop mesuré la place aux habiles artisans de l'abbaye et peut-être ont-ils été forcés de se hâter. En tout cas, comme *invention*, c'est nul, même s'il s'agit de l'*orfèvrerie*, d'ailleurs soignée, et qui saura, espérons-le, profiter à l'avenir des chefs-d'œuvre d'un Pécastaing, d'un Chéret, d'autres... Et, de grâce, ne parlons pas de l'embryon de *Chemin de Croix*... (1)

\* \* \*

## Les idées et les faits

### Chronique des Idées

#### A l'Ancilla du Mont-Vierge

J'ai gravi les rampes du Mont-Vierge, couvertes de neige en ce matin de la Sainte-Catherine, pour y visiter, à l'intention de mes lecteurs et surtout de mes lectrices, le monastère de l'*Ancilla Domini*. Entre Namur et Dinant, à Wépion, sur la rive gauche de la Meuse, dominant le fleuve à 80 mètres, face aux hauteurs de Dave, nid de colombes juché comme nid d'aigles à la cime abrupte du Mont-Vierge, belvédère d'où se découvrent, par un temps serein, vingt-deux clochers, le moulin des filles de saint Benoît est un palier mystique sur la montée du Ciel.

J'y allais, l'avouerais-je? hanté de quelques préventions, piqué d'une pointe de scepticisme. On m'avait dit : bénédictines dégrillées, demi-religieuses, un relent de mondanité s'y mêle au parfum de l'encens, chimérique tentative de refaire la famille par la liturgie, etc. Je suis venu, j'ai vu, je suis vaincu, séduit par la beauté de cette vie monastique, conquis par la grandeur de cet apostolat.

Création naissante, pour ainsi dire, canoniquement érigée le 25 mars 1922 par Mgr Heylen, issue de la guerre en quelque sorte, inspirée par Dieu à dom Eugène Vandeer dans une pensée de restauration sociale par le rétablissement de la famille, l'œuvre du Mont-Vierge, monastère-école, n'est que l'adaptation à nos temps d'une antique institution, l'application merveilleusement opportune d'une formule dont une expérience séculaire a consacré la puissance et la fécondité.

La voici dans sa simplicité telle qu'elle est réalisée à l'*Ancilla*. Un monastère pratiquant en perfection la règle de saint Benoît, gardant avec une fidélité jalouse les vénérables coutumes d'un passé que l'on s'efforce de ressusciter, se faisant une loi sacrée de l'*opus Dei*, de la Louange divine encore plus chantée que psalmodiée

(1) Nos amis de Maredsous sont capables d'entendre la vérité et nous n'avons pas hésité à leur parler à cœur ouvert.

Les stands de l'*Enseignement de l'art en Belgique* ne sont pas suffisamment révélateurs de notre esprit d'*invention*. Cependant, je me plais à citer le stand des *Ecoles Saint-Luc, de Gand*, où il est évident que les directeurs — trop timidement, il faut l'avouer — progressent dans la *compréhension* des nouvelles exigences, des matériaux de notre temps; et, après s'être assimilés l'esprit des maîtres, essaient de continuer leur tradition de clarté, de logique et d'harmonieux équilibre, en l'adaptant à notre société actuelle.

Notre conclusion? Nous croyons à l'*Art futur*. Non pas à celui qu'annonçaient ces farceurs de cubistes, qui sont représentés, à l'Exposition, par l'affreuse porte du Quai d'Orsay, où éclate leur impuissance de rattacher leur panneau à un ensemble. Comme c'est laid... Ça fait l'effet d'une punition.

Nous croyons à l'*Art futur*, parce que nos meilleurs artistes reviennent à l'esprit de l'éternelle tradition, qu'ils osent regarder l'Orient et reprendre les principes à leur source. Parce que nos architectes consentent à réemployer la fresque, en appliquant au béton, ou à ses succédanés, les antiques lois des fresquistes. Parce que, sans nous lasser des vieux bahuts nous leur faisons un cadre de couleurs appropriées; parce que nos meubles nouveaux, en harmonie avec notre instinct aigu du *confort*, sont mis en valeur dans un ensemble décoratif plus simple, plus raisonné que naguère. Nous croyons à l'*Art futur*, parce que la couleur reprend son prestige; et, pour terminer par un exemple très suggestif, parce que des artistes, tels que ceux des modernes Gobelins, sont parvenus à nous donner déjà une splendeur du dessin, une distinction franche des couleurs, une noblesse d'ensemble, qui laissent derrière les hautlisseurs d'autrefois et attestent le rajeunissement de leur « esprit ».

TH. BONDRIT.

alternant la contemplation avec l'étude des sciences religieuses en fonction de la liturgie, se bornant, dans une pensée d'apostolat, à élargir, à l'intérieur la clôture canonique, en un mot, une communauté vivant dans sa plénitude la vie chrétienne, telle que l'a conçue le grand patriarche d'Occident, et puis, en déversant le trop-plein sur l'élite de femmes du monde qui viennent recevoir à l'école attenante un supplément d'éducation religieuse, qui veulent approfondir leur foi pour en faire jaillir de plus hautes vertus.

Nouveauté? Allons donc! Mais toutes les générations de grandes chrétiennes d'autrefois se formèrent au cloître! Mais rien n'est plus revigorant pour les âmes anémiées que de leur faire respirer l'air vivifiant et salubre du christianisme authentique dans l'atmosphère claustrale!

A la longue, nous le savons bien, et d'ailleurs sous l'influence néfaste du régime de la commende, par la porte entrebâillée de la clôture élargie, le siècle envahit le couvent, et les rôles furent renversés. Abus sur lesquels gémit l'Eglise et auxquels elle coupa court par une législation plus rigide, mais abus qui ne prouvent rien contre une conception justifiée par des siècles de bienfaits.

J'ai trouvé au Mont-Vierge, surabondamment d'ailleurs approuvé et béni par toutes les autorités ecclésiastiques, une institution dans l'ardeur et le vif élan de sa jeunesse, dans la fleur de son printemps, passionnée pour sa règle, n'aspirant qu'à s'enfoncer de plus en plus dans la contemplation et l'étude pour déborder sur les âmes dans la mesure où il plaira à Dieu.

J'y ai trouvé la simplicité dans l'accueil, la bonne grâce souriante, la distinction sans afféterie des épouses du Christ, la modestie sans affectation des servantes du Seigneur, j'ai respiré, plus librement encore qu'au moulin de Sainte-Scholastique à Maredret, la sérénité bénédictine, goûté cette paix du cloître qui semble vraiment tomber du ciel et vous enveloppe d'éternité. Dieu me garde de médire de ces vénérables grilles de fer, hérissées de pointes aiguës, auxquelles des âmes pantelantes, en quête de consolation et de réconfort, sont venues souvent s'accrocher, mais tout de même, à travers ces froids barreaux passe difficilement la confiance. A l'*Ancilla*, parce qu'il paraît plus direct, le rayonnement des vertus monastiques n'en est que plus intense.

\* \* \*

Ici fleurit dans son austère et pénétrante beauté la sainte liturgie. Oh! ces mélodies grégoriennes que modulent des voix d'une

pureté cristalline, que le monde n'a pas fatiguées, des voix savamment exercées et fondues en perfection, des voix qui interprètent jusqu'à sa plus fine nuance un texte compris et goûté! On conçoit que chanter ainsi c'est deux fois prier. On comprend à merveille qu'à cette simple audition on s'énamoure d'enthousiasme pour la poésie de l'Eglise, pour cette piété qui surpasse toute piété.

Ici, la messe conventuelle, l'unique, à laquelle assistent tous les membres de la communauté, moniales, converses, oblates régulières, alummates, avec tous les hôtes, est vraiment le sommet de la journée, le grand événement, et tout gravite autour d'elle.

La messe, œuvre de la rédemption qui s'actualise, s'exerce et s'applique chaque jour, synthèse de toute la religion, source universelle, océan d'où tout part et où tout revient, communication sûrement ouverte entre le ciel et la terre par l'immolation de l'Homme-Dieu ramassant en lui toute l'humanité rachetée dont il fait monter l'hommage jusqu'au trône de l'Éternel et qui retombe sur elle en torrents de grâces et de bénédictions, la messe concentre et résume toute l'activité du monastère namurois. On la célèbre avec une profonde religion, on en cultive la science avec amour, on la vit avec ferveur et c'est tout ce qu'on y enseigne. Elle y est le tout qu'elle devrait être dans une existence chrétienne et c'est la grande leçon qu'on reçoit à l'école. Je n'étonnerai aucun de mes lecteurs en disant qu'elle suffit à rénover une vie, à refaire la famille et, par elle, la société, puisqu'aussi bien la messe continue à racheter le monde, à le sauver tous les jours.

Dans la chapelle, non encore décorée, aux lignes sobres et sévères où se retrouve l'inspiration originale de dom Bellot, ce moine architecte de Solesmes si réputé pour ses œuvres remarquables en Angleterre, en Hollande et chez nous, dans cette chapelle un dispositif éminemment rationnel dresse la table, exclusivement réservée au sacrifice, face au chœur des moniales, tandis que dans le même axe s'élève à l'arrière l'autel du Sacrement devant lequel est tirée la courtine durant la célébration de la messe pour concentrer sur celle-ci toute la piété. Quelle ardente participation de l'assistance entière à la grande Action! Véritablement, à la lettre, le prêtre qui célèbre pense revivre là une page de l'histoire de l'Eglise primitive, il se croit aux catacombes ou dans quelque ancienne basilique. A l'Offertoire, dès qu'il en a récité l'antienne, muni d'une large patène, il va recueillir à la grille des moniales comme au banc de communion des fidèles leurs oblations, chacune y déposant son hostie qui symbolise chaque âme avec tous ses besoins, tous ses vœux, toutes ses fautes, tous ses mérites, toute sa vie, et il revient à l'autel pour en faire l'offrande solennelle avec la grande hostie dans un geste sublime qui exprime la communion dans le Christ, Médiateur et Victime, de tous les offrants et offerts, l'unité profonde de tout le corps mystique, qui rend sensible à tous l'universalité du sacrifice dévorant toutes ces victimes dans la flamme d'un même holocauste.

Il me fut dit que ce spectacle avait remué jusqu'à la conversion radicale un cœur égaré, soudain pressé de confondre son oblation, témoignage d'une vie coupable, avec celles des religieuses, témoignages de vies saintes, de cacher sa misère dans leurs mérites, pour s'assurer, par cette réversibilité, l'indulgence divine.

C'est avec toutes leurs hosties, consacrées par tant de bénédictions, transsubstantiées au corps du Christ, que le prêtre les communique toutes; banquet divin où la charité déborde dans l'unité, où s'opère la fusion des âmes, où l'amour triomphe de tous les égoïsmes.

Et, toute la journée, on vivra par l'immortelle vertu de ce sacrifice, persistant dans l'état de victime qui, s'étant offerte intégralement le matin, n'entend pas se reprendre, rétracter son offrande et se renier.

On ne sait pas jusqu'à quelle profondeur la messe ainsi comprise peut saisir une âme et la métamorphoser, disons mieux, l'identifier au Christ.

Il est souverainement intéressant de constater que chez de tout petits enfants, qu'on a grand tort de ne pas initier à la liturgie, car ils possèdent en eux le germe de cette sainte culture, le symbolisme de la messe peut les façonner à la vertu. Une fillette avait compris tout de suite que la goutte d'eau versée par le célébrant et comme noyée dans le vin qui sera le sang de Christ, c'était elle-même, sa petite âme ainsi figurée offerte avec Lui; elle comprit si bien tout ce qu'il y a de prenant dans ce symbole que désormais, quoiqu'il lui advienne chaque jour, heure ou malheur, joie ou souffrance, elle sourit à tout, accepte en tout la volonté de Celui en qui elle se perd chaque matin, la petite gouttelette n'entend pas s'élever du calice.

S'il est un spectacle navrant, c'est la chrétienne d'aujourd'hui — naturellement défalcation faite de toutes les honorables exceptions — poupée bizarre, esclave de la mode jusqu'à l'ineptie, fagotée comme une ballerine, évaporée, superficielle, courant les théâtres et dévorant les romans sans aucun discernement, cependant investie de la royauté du foyer et y faisant régner, sous un faible vernis, prompt à s'écailler, de vagues pratiques culturelles, un véritable paganisme.

On demande des mères pour refaire la famille qui se disloque. On demande des chrétiennes pour lesquelles la religion soit autre chose qu'une pièce de leur vestiaire, mais une vie qui informe celle de leur foyer.

Cherchez bien et vous constaterez qu'aux jeunes filles mêmes qui sortent de nos meilleures institutions — exceptons toujours tout ce qu'il faut excepter — il manque souvent quelque chose pour en faire la chrétienne accomplie, capable de réagir contre l'ambiance perverse du siècle et, quand elle sera mariée, d'instaurer chez elle un christianisme solide. Quoi donc? La plénitude du sens chrétien, le sens profond du Christ, qui doit marquer son empreinte sur toutes les habitudes de la famille, sur les usages courants, les repas, l'habitement, sur la discipline et le gouvernement, sur les relations, sur l'éducation avant tout, qui doit tout faire converger vers le Christ avec suavité et discrétion, avec sagesse et prudence, avec fermeté et courage.

Elles ne savent pas! Elles n'ont pas approfondi leur foi. Elles sont passives à la messe. Elles n'ont que des bribes de science religieuse. Qu'y voulez-vous? La tyrannie des programmes officiels oblige fatalement les maîtresses à étriquer l'enseignement religieux, n'en permet pas le développement harmonieux et complet et les influences du dehors qu'il faut bien subir entravent trop souvent la culture spirituelle, en arrêtent l'épanouissement.

A ces jeunes filles, à ces jeunes femmes qui veulent se faire un riche tempérament chrétien et prendre les belles couleurs de la pleine santé de l'âme, à toutes celles qui veulent savoir, vouloir, aimer en chrétiennes, l'Ecole du service du Seigneur ouvre ses portes pour une saison liturgique, comme celle de l'Avent, pour une période plus ou moins longue, organisant à leur bénéfice un cycle d'études infiniment intéressantes, philosophie, théologie, liturgie, patristique, histoire ecclésiastique, sous la direction de maîtres éminents, non pas pour dresser des doctresses enfilées de science, mais pour former des chrétiennes d'élite, en projetant sur la vie familiale et paroissiale toutes les clartés désirables.

Tout gravite dans ce programme autour de l'autel, autour de la messe, synthèse universelle, selon les convenances et les harmonies des temps liturgiques. Toute cette doctrine, avec l'aide concurrente des moniales admirablement préparées à cette mission, s'imprègne d'un caractère pratique et passe véritablement en chair et en sang, devient vie.

Là les futures mères ou femmes d'œuvres seront coulées dans le moule du Christ, là s'achèvera la grande chrétienne supérieurement éclairée, formée à l'école du sacrifice qu'aureole l'amour du Maître, à l'école des vertus familiales, dont la communauté monastique offre le séduisant modèle.

Jeunes encore par leur récente apparition, anciennes par leurs traditions, contemplatives et apôtres, austères et gracieuses, ferventes et discrètes, ambitieuses et modestes, les moniales du Mont-Vierge, filles de saint Benoît et avant tout filles de l'Eglise, rayonneront de la cime bénie où est bâti leur monastère sur la société belge.

Fasse le Ciel qu'elles essaient bientôt par des créations étrangères dans les pays voisins pour le plus grand bien des âmes et pour la gloire du Seigneur!

J. SCHYRGENS.

## EMPIRE BRITANNIQUE

### La grève des gens de mer

D'après un article de M. Archibald Hurd : L'« offensive » communiste sur mer dans *The Fortnightly Review*, de novembre 1925.

Les troubles parmi les gens de mer, qui, en Angleterre, ont eu un succès



minime, ont pris le caractère d'un véritable blocus dans le Sud-Afrique, en Nouvelle-Zélande et en Australie.

La grève n'était pas due aux conditions de travail ou à une question de salaires puisque le personnel de la marine marchande britannique est payé au moins deux fois mieux que les gens de mer de France, d'Allemagne et d'Italie et touche plus que ceux de Belgique, des Pays-Bas et de Scandinavie.

Les agitateurs ne songeaient donc nullement à améliorer le sort des *seamen* britanniques, mais bien à porter un coup décisif au pays qu'ils regardent comme la citadelle du capitalisme dans l'Ancien-Monde.

Les extrémistes avaient échoué dans leur tentative de conquérir au communisme une partie tant soit peu considérable des ouvriers industriels d'Angleterre; ils voulurent se rattraper sur mer. Une réduction consentie des deux côtés — des salaires dans la marine marchande paraissait leur offrir le prétexte qu'ils recherchaient. Ainsi qu'a déclaré M. F. S. Alleman président de la *Shipping Federation*, la grève était, à proprement parler, « une reconnaissance en force, liée à l'offensive communiste générale contre l'ordre existant, au moyen de l'action directe ».

Au cours de la guerre, les salaires des gens de mer avaient atteint des hauteurs vertigineuses. D'accord avec les représentants dûment accrédités de toutes les classes du personnel, les armateurs avaient institué un organe dit *National Maritime Board*, lequel devait régler toutes les questions de salaire. Sept ans durant, cet organe avait fonctionné à la satisfaction générale, réglant par la conciliation tous les malentendus.

Ce ne fut qu'au printemps de l'an dernier que cette paix profonde fut troublée, les ouvriers des docks ayant obtenu une augmentation de salaires, les gens de mer demandèrent, eux aussi, une pareille augmentation en mai 1924. Conditionnellement, cette demande fut agréée par les armateurs. Mais la situation de l'industrie des armements cessa d'empirer durant les mois qui suivirent : au début de l'été de 1925, il n'y avait pas, dans les ports britanniques, moins de 771.179 tonnes de marine marchande sans emploi. Il fallait réduire les dépenses à tout prix. Le *National Maritime Board* examina la question. Une réduction fut jugée inévitable. La *National Seamen's and Firemen's Union*, qui représente 90 p. c. du personnel de la marine marchande, y consentit. On décida de revenir aux salaires d'été 1924. Approuvée à l'unanimité par le *National Maritime Board*, cette décision fut ratifiée par le comité exécutif de l'union et par les districts. Les gens de mer signèrent volontiers les nouveaux contrats d'engagement, embrassant comme d'habitude le voyage d'aller comme le voyage de retour. Tout semblait marcher à souhait, et M. Havelock Wilson, président de l'Union, entreprit un voyage au Canada.

Cela ne faisait pas l'affaire d'une autre organisation rivale, dominée par les extrémistes, l'*Amalgamated Marine Workers' Union*, qui ne comptait à ce moment que 1.800 membres payants dans tout le pays. Sa situation était désespérée. Elle résolut de frapper un grand coup et réussit à fomenter des troubles au commencement d'août. Elle n'eut du reste que peu de succès en Angleterre; en revanche, dans trois des Dominions à la propagande subversive, déploya une activité intense, souvent fort brutale, et obligea ainsi des milliers d'hommes à violer leur signature et à se mettre en état de rébellion.

Ce qu'il y a de significatif dans ce mouvement, c'est qu'il est de caractère essentiellement communiste; c'est que des sommes très considérables se sont trouvées disponibles pour l'alimenter, en Angleterre, comme au delà des mers; c'est que, enfin, dirigé ostensiblement contre la Fédération des armateurs et la *National Seamen's and Firemen's Union*, il l'est, en réalité, contre le bien-être des peuples de l'Empire britannique que la mer fait vivre.

La grève a succédé à un accord collectif conclu entre deux groupements pleinement « représentatifs », faisant usage d'un mécanisme éprouvé. Les deux parties étaient pleinement désireuses d'exécuter l'accord intervenu. Mais survint un troisième groupement qui, profitant des libertés extraordinaires laissées en Angleterre et dans les Dominions à la propagande subversive, déploya une activité intense, souvent fort brutale, et obligea ainsi des milliers d'hommes à violer leur signature et à se mettre en état de rébellion.

Les armateurs, de leur côté, se déclarèrent prêts à soumettre toute la question au *Board of Trade* ou à toute autre organisation analogue, s'engageant à s'incliner devant sa sentence, quelle qu'elle fût; mais se refusèrent catégoriquement à consentir à leur personnel se trouvant en Australie ou ailleurs et influencé par les communistes, des conditions autres que celles qui figuraient dans les contrats que ce personnel avait signés en partant. Agir autrement, disaient les armateurs, serait aller à l'encontre de l'ordre et de la loi.

Les agitateurs persévérèrent dans leurs efforts, sans se soucier des dommages subis par l'industrie des armements, ni des privations éprouvées par les familles des matelots retenus aux Antipodes. La situation sembla s'éterniser.

Il reste à ajouter que non seulement le *seaman* britannique est le mieux payé de tous, mais qu'il est le mieux nourri, chacun d'eux coûtant à l'armateur, à ce dernier point de vue, la somme de trois shillings six pence par tête et par jour. (La marine marchande britannique compte au total deux cent mille officiers, matelots, etc.) L'armateur est tenu, en outre, de ramener chacun de ses hommes à son port d'embarquement; coût : 50 mille livres par an. Les réclamations résultant de la loi sur les accidents de travail s'élèvent tous les ans à 200 mille livres; les dépenses motivées par le *Health Insurance Act* à 100 mille; l'« Act » relatif aux sans-travail est également applicable aux gens de mer, et les armateurs déboursent, à cette occasion, un peu moins de 400 mille livres par an. Ces dépenses sont loin d'être les seules.

En somme, le *seaman* est bien payé, bien nourri, logé, soigné, en cas de maladie et ramené *gratis pro Deo* à son foyer. Il reçoit un salaire presque double de celui d'avant-guerre et, en outre, tout un système de gratifications revenant à peu près à 70 livres par an. La façon dont il est logé à bord de son vaisseau a énormément progressé au cours des dix dernières années. Le *Board of Trade* ne cesse de veiller avec le plus grand soin sur sa sécurité et son confort. Le bien-être dont jouissent ces hommes est de beaucoup supérieur à celui des gens de mer de toutes les autres marines européennes. Pour quoi donc est-ce parmi eux que la grève a éclaté? Parce que c'est moins d'une grève qu'il s'agissait là que d'une offensive communiste contre la Grande-Bretagne, offensive qui est menée partout où elle peut porter atteinte aux intérêts britanniques. Du point de vue numérique le mouvement communiste anglais est insignifiant; il en va autrement si nous envisageons ses ramifications dans le monde et son inlassable activité.

Quelques chiffres donneront une idée de la situation déplorable de l'industrie des armements elle-même. Les frets n'ont cessé de tomber, au point qu'ils atteignent parfois les chiffres d'avant-guerre; les frais se sont élevés de 50 et même de 100 p. c. Sur la Tyne, le pilote d'un bâtiment gagne beaucoup plus que le propriétaire du bateau. En 1914, un navire était chargé à raison de 11 3/4 pence la tonne, à l'heure actuelle, le prix de chargement est de 2 shillings 2 1/2 pence. Un navire en partance pour le Brésil était chargé à raison d'un shilling 3 pence par tonne; l'année dernière, le prix avait presque triplé. Il en est de même du déchargement.

Somme toute, le *shipping* britannique entre pour son existence dans des conditions très difficiles. La grande quantité de tonnage sans emploi est une des plus grandes difficultés.

Aussi était-il évident dès le début que ce qui était en jeu dans la grève ce n'était nullement l'intérêt des gens de mer britanniques. Son but était un blocus économique qui aurait désorganisé tout l'Empire. Heureusement, les armateurs ont vu le danger, ne se sont pas laissé intimider et ont tout fait pour défendre les gens de mers fidèles.

En Australie—où la grève dure toujours du reste—leurs efforts n'ont pas toujours réussi; la faute en est aux autorités qui n'ont pas toujours fait preuve d'une énergie suffisante.

Si, dans les autres branches de l'industrie, les patrons faisaient preuve du même courage et savaient s'assurer la coopération des modérés, on n'entendrait presque plus parler des machinations des extrémistes, et l'industrie britannique se relèverait promptement, la croyance revenue.

En attendant, et pour la première fois dans l'histoire, l'Angleterre voit arriver la fin de l'année avec la perspective d'une balance commerciale négative.

## TURQUIE

### A propos de Mossoul

D'après un article de Dudley Heathcote : Mossoul et les Turcs, dans *The Fortnightly Review*, de novembre 1925.

La Turquie nouvelle, créée par le génie de Mustapha Kémal et le courage et l'esprit de sacrifice des paysans d'Anatolie, est en train de remporter, dans le domaine diplomatique et celui de la politique mondiale, un succès hors de toute proportion avec sa force ou son influence intrinsèques.

Quels que soient nos sentiments envers les Turcs, examinons impartialement leurs prétentions au vilayet de Mossoul.

Ces prétentions ne sont guère fondées, bien qu'au point de vue légal elles s'appuient sur une décision récente de la Commission de la S. D. N.

Cette Commission a émis l'avis que, comme la Turquie n'a pas officiellement renoncé à sa souveraineté, Mossoul lui appartient toujours du point de vue juridique. Mais c'est là l'opinion de trois enquêteurs, non une décision judiciaire. Elle est, du reste, pour le moins contrebalancée par la recommandation de la même Commission d'inclure Mossoul dans l'Irak, si le mandat britannique est prolongé encore de vingt-cinq ans.

Mais les Turcs continuant à faire preuve de la même insistance, ne se gênent pas pour faire comprendre qu'ils sont prêts, le cas échéant, à faire appel à l'arbitrage — de la force!

Avant d'examiner si la détermination des Turcs d'obtenir à tout prix Mossoul est bien irréductible, passons en revue leurs arguments.

Argument ethnographique d'abord. Les Turcs maintiennent que, du point de vue ethnographique, les Turcomans et les Kurdes, qui habitent la région de Mossoul, ne font qu'un avec eux-mêmes, et que, économiquement, l'avenir de Mossoul est indissolublement lié à celui de la Turquie.

Les Anglais nient le bien-fondé de ces assertions.

Le vilayet de Mossoul est situé entre la Syrie et l'Anatolie et au Nord de ce que les anciens appelaient Chaldée. Il correspond à peu près à l'ancienne Assyrie. Il est limité par les montagnes du Kurdistan à l'Est et au Nord, par le désert de Syrie, à l'Ouest, par la région stérile et pierreuse du Jébel Hamim, au Sud.

Avant la guerre, cette province était divisée en trois *sanjaks* : ceux de Schehnizor, de Mossoul et de Soulémanieh. On y comptait 450,000 Kurdes, qui ne sont ni de nationalité turque, ni bien disposés à l'égard des Turcs; 150,000 Arabes; 60,000 chrétiens, appartenant à diverses confessions; 40,000 Yézidis ou adorateurs du Diable; enfin, quelques milliers de Juifs : amalgamé, en comparaison duquel la Macédoine est la simplicité même.

Ethnographiquement, les Kurdes ne sont donc pas de même race que les Turcs. Ils sont, il est vrai, de même religion; mais, ici, la République turque a, elle-même, pris soin, par sa politique antireligieuse, d'éliminer cet argument. Le seul autre point de contact entre Kurdes et Turcs est l'empressement avec lequel ceux-ci, comme ceux-là, ont, de tout temps, ravagé les terres de leurs compatriotes chrétiens et outragé leurs femmes. Les Arabes ne demandent pas le retour des Turcs; il en est de même des chrétiens et des Yézidis, de tout temps persécutés par leurs anciens maîtres.

Les Turcs prétendent que, du point de vue économique, Mossoul et l'Anatolie dépendent l'un de l'autre. Pourtant, au Nord, à l'Ouest et à l'Est de Mossoul, il n'y a que chaînes de montagnes et steppes désertiques, sans qu'il y ait aucune probabilité de voir la *Bagdadbahn* réalisée; au Sud, il y a, au contraire, le Tigre, de nouveaux railways et des perspectives diverses.

L'obstination des Xémalistes doit être cherchée ailleurs et est, vraisemblablement, d'ordre stratégique.

Les tendances séparatistes des Kurdes les énervent; ils veulent contrôler, le plus possible, l'Irak kurde; ils désirent être en situation de dominer l'Irak, si l'emprise britannique sur ce pays devenait plus faible, ou même menacer les communications britanniques avec l'Inde, s'il y avait guerre entre les deux pays.

L'attitude turque a été de nature si déterminée, qu'une espèce de panique s'est emparée d'une partie notable de la presse et de l'opinion anglaises. De nombreuses voix se sont fait entendre, demandant que la Grande-Bretagne évacuât l'Irak, aussitôt après 1928, date à laquelle expire l'accord conclu par elle avec le roi Feïsal.

Ce sentiment de profonde anxiété est indéniable; il n'en est pas moins certain qu'il est provoqué par l'ignorance : ignorance quant à la nature précise des engagements anglais, ignorance de la psychologie turque, qui, dans le domaine de la politique internationale, a été, de tout temps, basée, en grande partie, sur le bluff.

Les Turcs comptent sur le bluff pour leur permettre de gagner une victoire diplomatique là où, autrement, la partie serait désespérée; ils savent que l'aversion de plus en plus grande à se battre constitue le trait le plus frappant de la psychologie européenne d'après-guerre; ils se rappellent leur triomphe de Lausanne, triomphe obtenu par des méthodes toutes pareilles : de là leur arrogance et leur soi-disant détermination de ne tenir aucun cas de toute décision de la S. D. N. contraire à leur point de vue.

Aussi concentrent-ils des troupes dans le voisinage de la « ligne de Bruxelles », soi-disant pour se saisir, le cas échéant, de l'Irak; déportent-ils et maltraitent-ils les chrétiens assyriens, chassés de leurs maisons à la pointe de la baïonnette : seulement, derrière tout cela, il n'y a, en réalité, rien, rien, rien.

M. Dudley Heathcote a récemment visité l'Asie-Mineure; il y a constaté une corruption générale, une indolence complète (depuis le départ de la population grecque); un manque de capitaux presque absolu; des routes, des ponts, des maisons, construits avant la guerre et tombant peu à peu en ruines.

A Trébizonde, le voyageur trouva, à son étonnement, quelques bonnes routes; seulement, elles dataient de l'occupation russe. Un fonctionnaire turc lui dit :

« Nous n'avons ni ingénieurs, ni architectes, ni maçons dignes de ce nom. Ils étaient tous Grecs et n'ont pu, jusqu'ici, être remplacés. Quel malheur qu'ils aient quitté l'Asie-Mineure! » Puis, le fonctionnaire ajouta que les Russes auraient bien dû rester une année encore ou même plus, pour achever les belles routes qu'ils avaient commencé à construire. Car nul ne peut dire aujourd'hui si elles pourront jamais être achevées.

Le pays est donc dans un état d'appauvrissement complet; le gouvernement turc vit au-dessus de ses moyens; un budget stabilisé est toujours du domaine de l'idéal.

Il n'en saurait, du reste, être autrement. Le pouvoir de Kémal est une dictature basée sur la force; tout l'argent qu'il peut tirer d'un trésor à sec lui sert à entretenir l'armée. Kémal voudrait certainement avoir Mossoul — et plus tard, l'Irak. Mais de là à passer aux actes, il y a loin. Il est trop plein d'astuce et trop intelligent, pour savoir que, du point de vue du « nerf de la guerre », son armée ne peut tenir plus d'un ou de deux mois. Une guerre plus longue ne pourrait être soutenue.

Il convient donc de conclure que l'attitude turque dans la question de Mossoul est, aux trois quarts, du bluff. Les Anglais et leurs hommes d'Etat feraient bien de le comprendre. La Grande-Bretagne a assumé, envers l'Irak, des engagements; elle est tenue de faire du nouvel Etat arabe un pays prospère, pouvant se suffire à lui-même, pouvant devenir un jour allié de la Grande-Bretagne dans le Moyen-Orient, capable aussi de devenir un débouché sérieux pour ses produits. Questions de prestige à part (et ce prestige combien ne souffrirait-il pas, si l'Angleterre rendait chrétiens et Arabes à leurs ennemis séculaires?), les indubitables progrès commerciaux accomplis ces temps derniers en Mésopotamie permettent, à ce point de vue, des espérances. La Grande-Bretagne gagnerait donc à prolonger son mandat sur l'Irak. Seulement, aucun gouvernement, et certainement pas le gouvernement anglais, ne réussira à sortir victorieux d'une dispute avec la Turquie, à Genève ou ailleurs, à moins d'avoir l'opinion de son pays avec lui. La presse britannique devrait bien le comprendre.

## CHINE

### Le nouveau partage de la Chine

D'après un article de Harold Scott Quigley : Le nouveau partage de la Chine, dans *The North American Review* de septembre-octobre-novembre 1925.

Il y a de cela près d'une génération, Lord Beresford prédisait le partage de la Chine entre les Puissances. Aujourd'hui, on peut appréhender plutôt qu'elle ne se divise en plusieurs parties, lesquelles, en fin de compte, se déclareraient indépendantes et seraient reconnues en qualité de nouveaux Etats.

Dès l'époque où la Chine formait un Empire, les relations entre la capitale et les provinces avaient certains côtés tenant du régime fédéraliste. On connaît la définition classique donnée par W.-F. Meyers du gouvernement mandchou : Le gouvernement central chinois... a plutôt pour objet d'enregistrer et d'entraver l'action des diverses administrations provinciales, que d'assumer, dans la conduite des affaires, une initiative directe. Le gouvernement central critique plutôt qu'il ne contrôle, pourrait-on dire, l'action des vingt et une administrations provinciales; pourtant, il garde toujours le droit d'éloigner de son poste tout fonctionnaire dont la conduite serait irrégulière ou considérée dangereuse pour la stabilité de l'Etat.

Du point de vue de la lettre, la Chine monarchique était un Etat unitaire; mais ce que dit M. Meyers est entièrement conforme aux faits qui se déroulaient sous une surface de nominations et de règlements, sous la vague notion d'unité. La force majeure géographique, à elle seule, empêchait un satrape, placé à la tête d'une province s'étendant à des mois de voyage de sa résidence, de rien faire.

Le féodalisme seul aurait pu maintenir, en Chine, l'autocratie. Mais il avait disparu avant l'ère chrétienne.

La Chine impériale n'était donc pas une satrapie, mais un régime aristocratique ou une oligarchie. Les fonctionnaires locaux n'étaient, la plupart du temps, à l'égard de la population, que des *primi inter pares*. Et la Cour de Pékin inclinait peu à intervenir dans les questions de gouvernement local ou provincial.

Si la dynastie mandchoue a été détruite, ce fut surtout par suite des guerres civiles et étrangères et sous le poids des indemnités. La débâcle de la monarchie avait été précédée de l'introduction de taxes intérieures sur les marchandises, et de tentatives d'augmenter l'impôt sur le sol. Ces mesures provoquèrent l'autogonisme des provinces mécontentes des efforts de l'autorité centrale de contrôler la construction des voies ferrées et des concessions qu'elle accordait. La persistance du gouvernement dans ce domaine (il ne cédait sur la question d'un railway au Tché-Kiang que pour maintenir son intervention dans la question de l'emprunt ferroviaire au Hukuang) finit par déclencher une révolte ouverte, laquelle prit bientôt la forme d'un mouvement anti-dynastique.

La révolution républicaine de 1911 porta le coup décisif au système de forces qui avait maintenu l'Empire en équilibre. Parmi ces forces la monarchie était au premier rang : antique, splendide et puissante, elle n'impliquait pas l'esclavage, on n'était tenu à respecter le souverain qu'aussi longtemps qu'il respectait, à son tour, « le mandat du Ciel ». La monarchie tombée, les enseignements des classiques chinois, qui n'avaient prévu ni Président, ni Parlement, ne pouvaient plus être appliqués à la situation. Les liens qui avaient uni les provinces à Pékin avaient été surtout de nature officielle et cérémonielle : ils se relâchèrent aussitôt.

Autre ciment, bien adapté à maintenir ensemble les divers éléments de l'édifice : le mandarinat, bureaucratie hautement instruite, quoique sans spécialités particulières, était tombé peu d'années avant la proclamation de la République, sous la poussée des idées occidentales. Avec le mandarinat s'évanouissait la preuve visible d'un Etat supposé unitaire, comme disparaissait aussi la certitude des aptitudes et des connaissances des magistrats et des préfets, fussent-ils souvent corrompus. D'où donc viendrait, en Chine, des hommes comme les Li-Hung-Tchang, les Tchong-Tchih-Tung et les Tseng-Kuo-Fang, sinon par cette même voie historico-philosophico-littéraire?... La République instituée, les provinces furent, dans le choix des fonctionnaires, abandonnées à elles-mêmes. Certaines se déclarèrent même provisoirement indépendantes. Au cours de la première session de l'Assemblée nationale, le parti du docteur Sun-Yat-Sen appuya chagement l'inclusion du système fédéral dans la constitution permanente.

De cette même époque date l'apparition, sur la scène, des gouverneurs militaires remplaçant les anciens vice-rois et préfets en fuite. Leur caractère militaire a été parfois exagéré; certains ont été pourtant, indubitablement, des généraux en uniforme; d'autres, fort ignorants. D'une façon générale, ils ont, autant que possible, préféré la concussion et l'intrigue à la lutte ouverte. Ce sont ces hommes — qui avaient commencé par s'appeler *tutuhhs* pour devenir ensuite des *chiangchuns*, puis des *tuchuns*, et enfin des *tupans* — qui sont surtout responsables de l'état présent de la Chine. Quelque fût leur type, ils ont agi par opportunisme et non par principe. Ils ont organisé leurs propres armées, ont refusé d'envoyer à Pékin les revenus de la province, ont saisi les railways et les produits de l'impôt sur le sel, ont enfin conclu des alliances avec d'autres *tuchuns*. Leur activité a certainement contribué à éloigner les capitaux étrangers.

Sous Yuan-Shih-Kaï (1912-1916), le pouvoir central et les *tuchuns* et les politiciens qui le soutenaient combattirent avec succès les tendances centrifuges et fédéralistes; mais les méthodes employées ne furent pas sans accumuler bien des ressentiments et, Yuan mort, le processus de désagrégation devint plus rapide encore. Ses idées ont survécu chez les dirigeants des groupes militaires, dénommés respectivement *clique Chihli* et *clique Anjou*. Anciens subordonnés d'Yuan, ils ont, malgré leurs divergences et leurs querelles, tâché de réunifier la Chine à leur façon. Aujourd'hui, ces dirigeants militaires et civils sont à la tête des provinces. Mais Yuan disparu, des discussions se sont mises dans leurs rangs; de nouvelles « cliques » ne cessent de se former, et aujourd'hui, ce serait peine perdue que de rechercher des relations administratives régulières entre Pékin et les provinces.

Le *tuchun*, au lieu de lutter, comme naguère, pour la centralisation, ne pense qu'à rester le maître de sa province. Attitude qui n'est pas sans périls puisque ses voisins peuvent fort bien se liguier un jour contre lui. D'où nécessité d'avoir une armée, de nouer des alliances, etc.

L'Assemblée nationale chinoise a été, on le sait, dissoute par la force en 1917. Le mouvement fédéraliste s'est, depuis cette date, transporté dans divers chefs-lieux de provinces et a, par là, pris un caractère de plus grande acuité. Certaines de ces provinces ont élaboré des projets de constitution à leur propre intention. On ne doit pas leur attribuer trop d'importance. Une seule, celle du Hunan, est censée fonctionner. Son gouverneur, Chao-Heng-Ti, a été élu par le peuple, et les éléments habituels : concussion, intimidation, assassinat même, n'ont pas manqué de figurer dans cette élection. Aujourd'hui, ce personnage s'est officiellement proclamé indépendant.

En 1922, la *clique Chihli* triomphait de Tchang-Tso-Lin, le Mandchourien, et le Parlement, au cours d'une nouvelle session, réussissait à inclure un fédéralisme, quelque peu dilué, il est vrai, dans la constitution. Les événements des deux dernières années sont trop récents pour les récapituler ici.

Résumons-nous :

Les provinces sont habituées depuis longtemps à l'autonomie. Ce sont les empiètements du pouvoir central qui les poussèrent à s'insurger. Aujourd'hui l'ordre n'a pu être restauré parce que divers personnages ambitieux, militaires et politiques, ont saisi l'occasion que leur offrait la débâcle de la monarchie pour entrer en lutte les uns contre les autres. Le problème d'un « réajustement » des rapports entre les provinces et Pékin n'a rien à voir avec des questions de constitution ou d'administration : il s'agit là d'une politique de parti, de nature peu ragoûtante. Le gros du peuple chinois ne s'intéresse pas à tout cela et reconnaît tout régime qui tiendrait compte de son bien-être et de ses coutumes.

Voilà le vrai facteur qui travaille à désagréger la Chine. Au Hunan, au Kouang-toung, au Tché-kiang, au Széchruan, en Mandchourie, ailleurs encore, marchands, propriétaires fonciers, banquiers et fabricants sont à chercher la voie qui leur convient, et c'est apparemment celle de l'indépendance provinciale et régionale.

La division de la Chine en plusieurs régions ou provinces s'est déjà produite jadis, à l'occasion de la chute d'une dynastie, suivie d'une guerre civile. Une autre dynastie étant montée sur le trône, le pays a été réunifié. A l'heure actuelle il y a tendance à rechercher l'*homme fort*. Peut-être apparaîtra-t-il : en attendant, plusieurs ont tâché de forcer l'histoire à se répéter, mais sans succès. Et en ce moment, les *tuchuns* semblent, la plupart du temps, se contenter de gouverner leurs provinces et d'empêcher toute intervention de l'extérieur. On peut concevoir de fort puissantes alliances de groupements financiers et politiques.

Peut-être, en fin de compte, préférera-t-on, pour l'œuvre d'unification, aux armes, les conférences et les accords. Le gouvernement central de l'avenir devra se contenter de pouvoirs restreints, notamment de la conduite des affaires étrangères. Pour être fort, il n'a nul besoin d'exercer des fonctions multiples. Il fera mieux en exerçant celles qui lui seront reconnues, avec le cordial appui des provinces.

D'autre part, les côtés culturels du nationalisme exercent, il faut le reconnaître, une puissante influence, quand il s'agit de combattre les influences politiques centrifuges. Du point de vue culturel, la Chine n'a pas cessé d'être une. La déférence envers sa culture est un élément qui ne fait jamais défaut dans l'activité de toutes les classes du peuple. *Tuchuns* et assemblées provinciales peuvent parler fièrement d'indépendance, mais ce qu'ils veulent, c'est être indépendants les uns des autres, non de leur Mère à tous. Les vraies forces unifiantes de la Chine ce sont :

- Le système familial;
- Les préceptes moraux;
- Les coutumes immémoriales;
- La similitude de race;
- La littérature commune.

Il est difficile de s'imaginer un peuple, possédant de si puissants éléments d'unification, qui formerait, de façon permanente, plusieurs unités politiques indépendantes.

## POLOGNE

### Ses droits historiques sur Dantzig

D'après un article d'un « diplomate », Les Titres historiques de la Pologne à Dantzig, dans *The English Review*, de septembre 1925.

La Poméranie polonaise ou Pomorze, située entre la Vistule et la frontière de Prusse, a toujours été un pays slave. Boleslas 1<sup>er</sup> le Brave l'incorpora à son royaume au début du XI<sup>e</sup> siècle. Plusieurs siècles durant, le Pomorze fut, dès lors, une partie de la Pologne; parfois, du reste, ses princes, qui résidaient à Dantzig, le régissaient.

En 1308, l'Ordre teutonique s'en empara; en 1454, la Pologne le reprit. Etat de choses qui dura jusqu'au premier partage : en 1772, la Prusse s'annexa le Pomorze. Ce ne fut qu'en 1920 que, de par le traité de paix, la Pologne récupéra les deux tiers seulement du Pomorze.

La domination prussienne y avait duré cent quarante-six ans; celle de la Pologne plus de six siècles.

Du point de vue ethnique, la population du Pomorze est essentiellement polonaise, les Allemands ne formant que 12 % sur 800 mille habitants.

De 1871 — date de la restauration de l'Empire allemand, — à 1918, les cinq districts poméraniens de Puck, Wejherowe, Kościerzyna, Starogard et Tezewc n'ont cessé d'être représentés au Reichstag par des députés polonais.

La côte polonaise du Pomorze a à peine 76 kilomètres de long.

Le Traité de Versailles avait conféré à la Pologne, relativement à Dantzig, des droits étendus de nature spéciale. L'exercice de ses droits ayant été singulièrement compliqué par les stipulations de la convention polono-dantzigoise, signée, à Paris, le 9 novembre 1920, la Pologne se décida à construire sur son territoire le port de Gdynia. Les travaux commencèrent en 1921. Le 4 juillet 1924, un contrat a été signé entre le gouvernement polonais, d'une part, une compagnie franco-polonaise, représentant les firmes Batignolles, Schneider et Hersent, de l'autre. En vertu du dit contrat, la compagnie s'engage à construire à Gdynia (les travaux devant être terminés à la fin de 1930) :

Un canal d'entrée menant au port extérieur, d'une profondeur de 11 mètres;

Un port extérieur d'une superficie de 150 hectares;

Un dock intérieur, d'une superficie de 43 1/2 hectares.

Les dimensions du port extérieur prévoient un trafic annuel de 2 1/2 millions de tonnes.

Au cours des négociations de 1919, à Paris, l'Entente avait d'abord décidé de donner Dantzig à la Pologne, puis elle revint sur cette décision, et la ville libre de Dantzig fut créée. L'Allemagne ayant protesté, les Puissances alliées et associées répondirent, par la note du 16 juin 1919, que Dantzig serait replacé dans la situation d'indépendance locale qu'il avait occupée durant des siècles. C'est avec raison, dit la note, que la Pologne demande à pouvoir administrer le port qui lui donne accès à la mer.

La presse du Reich ne cesse de se plaindre de ce que, par suite de la cession du Pomorze à la Pologne, la Prusse orientale soit séparée du reste de l'Allemagne. A cela, on peut répondre que du commencement du X<sup>e</sup> siècle jusqu'à 1308, puis de 1454 à 1772, le territoire polonais avait constitué une enclave entre la Prusse orientale et le Brandebourg; et que cette situation de la première de ces deux provinces prussiennes ne l'avait pas empêchée, au cours de la guerre de Sept ans, de jouer un rôle important comme une des bases des opérations militaires de Frédéric II. Ce ne fut que le premier partage de la Pologne qui fit de la Prusse orientale la voisine immédiate du reste du royaume. Il convient d'ajouter que, de 1525 à 1656, la Prusse orientale, duché sécularisé, fut un fief polonais.

La Prusse orientale n'a pas fait partie de l'Empire germanique, lequel cessa d'exister en 1806, ni de la confédération germanique fondée à Vienne en 1815. Elle ne fait partie du Reich que depuis 1867.

Les objections allemandes sont reléguées et réfutées comme il convient par la note interalliée du 16 juin 1919.

La Prusse orientale occupe une superficie de 38,521 kilomètres carrés. Elle compte 2,200,000 habitants. Elle a plusieurs ports importants : Königsberg, Pillau, Elbing.

Elle est à 520 kilomètres, à vol d'oiseau, de Berlin, à 620 de Hambourg, à 960 d'Essen.

La Prusse orientale se distingue à certains égards du reste de l'Allemagne; souvent elle a été qualifiée de « colonie allemande ». C'est un pays presque exclusivement agricole.

A l'époque d'avant guerre, une petite partie seulement des marchandises envoyées de Prusse orientale dans le reste de l'Allemagne empruntait les voies ferrées; presque tout le charbon, presque toutes les céréales étaient expédiées par mer.

L'article 89 du traité de paix, voulant garantir à la Prusse orientale la liberté des communications avec le reste du Reich, oblige la Pologne à accorder à l'Allemagne une entière liberté de transit à travers le « corridor ». L'article 98 imposait aux deux pays l'obligation de conclure à cet effet un accord spécial.

Cet accord a été signé à Paris, le 21 avril 1921. Les conditions faites à l'Allemagne sont éminemment libérales. La Pologne a même accordé la liberté de transit pour les transports de troupes.

Un tribunal spécial a été, sur l'initiative polonaise, créé pour connaître des différends pouvant surgir quant à l'interprétation de l'accord. Ce tribunal qui se réunit à Dantzig n'avait eu rien à faire jusqu'à la fin de janvier dernier.

590,000 voyageurs se sont rendus de Prusse orientale dans le Reich, par la voie de terre, l'an dernier; 5,000 ont pris la voie de mer.

Somme toute, le transit fonctionne, on ne peut mieux, et l'ouvrage que

la direction des chemins de fer, à Königsberg, a récemment publié, ouvrage ayant trait à la vie économique et commerciale de la Prusse orientale avant et après la guerre, l'atteste éloquemment.

Les chemins de fer du Reich, y lisons-nous, ont jeté un pont par-dessus le territoire polonais.

La Prusse a été dominée par une soif de conquêtes dès le premier moment où elle a commencé à exister.

Frédéric II arrachait la Silésie à l'Autriche et d'importants territoires à la Pologne — ceux-là précisément par lesquels elle était un Etat riverain de la Baltique.

Son successeur s'emparait d'autres territoires polonais encore et mettait fin à l'existence du royaume.

Au Congrès de Vienne, la Prusse réussit à s'arrondir aux dépens de la Saxe.

Rappelons pour mémoire seulement l'annexion du Schleswig et celle de l'Alsace-Lorraine.

Au cours de la guerre mondiale c'est la Prusse qui mettait en avant l'idée d'amputer la France de ses provinces de l'Est et de ses côtes du Nord.

Le génie de l'organisation militaire fut la source de la puissance politique de la Prusse de longues années durant. Et la guerre de Sept ans fournit la preuve que la Prusse orientale était le berceau même du militarisme prussien.

Le Reich vise aujourd'hui à reprendre le Pomorze à la Pologne, coûte que coûte.

Quelles raisons les hommes politiques d'Allemagne, la presse allemande ont-ils donc de demander la révision des frontières de ce pays à l'Est?

Récapitulons :

Le Pomorze a fait partie de la Pologne durant plusieurs siècles, alors que la Prusse ne l'a possédée que cent quarante-six ans.

Le pays, la population sont entièrement polonais.

C'est par le Pomorze seulement qu'un pays de 20 millions d'habitants a accès à la mer.

Le Reich jouit d'une liberté entière de communications, par terre et par mer, avec la Prusse orientale.

L'unité économique de cette dernière province avec le reste de l'empire n'a souffert en aucune façon.

Mais, s'il en est véritablement ainsi, l'Allemagne poursuit en secret, trois objets évidents pour tous, à savoir :

Fidèle à la politique de Frédéric II, elle vise, avant tout, à supprimer la base même de l'existence d'un Etat polonais, en coupant la Pologne de la Baltique, pour établir, plus tard, sa domination sur l'Est-européen et jouer, dans le concert des puissances de l'Europe, un rôle plus important encore qu'avant la guerre, vu l'absence russe.

En enlevant le Pomorze à la Pologne, l'Allemagne supprimerait le seul obstacle sérieux la séparant de la Russie, ni la Lithuanie, ni la Prusse ne constituant une barrière sérieuse. Un contact germano-russe direct pourrait alors s'établir, et l'Allemagne pourrait aborder la première phase de la réalisation effective de son vaste programme politique et économique visant la Russie.

Enfin, en enlevant à la Pologne son littoral (Pomorze), la Pologne réaliserait une étape importante vers la reconstruction de sa puissance militaire (1).

(1) Comme on le voit, le titre de l'article du « Diplomate » concorde peu avec son sujet, et les titres de la Pologne sur Dantzig restent quelque peu dans le vague. Il convient de rappeler ensuite que la Lithuanie n'est pas voisine de la Russie, une partie de la Pologne séparant ces deux pays; qu'ailleurs, la Litvie se superpose à la Lithuanie pour isoler la Russie de l'Allemagne. Il est vrai que le « Diplomate » dit qu'il ne faut sérieusement compter ni avec la Lithuanie, ni avec la Litvie; mais, dans ce cas, on ne voit pas bien le rôle que jouerait une amputation de la Pologne du côté de la Baltique?

L'auteur eût mieux fait de donner un autre titre à sa thèse et de se borner à défendre les droits de son pays sur la partie du littoral qu'il détient, sans appuyer sur Dantzig dont la situation politico-juridique reste imprécise : la Société des Nations, pour ne citer que cet exemple, ne tente rien pour dissiper l'équivoque.

Sans parler des accords de Locarno, postérieurs à l'étude du diplomate polonais, la Pologne est assurée de voir la France accourir à son secours si ses droits sur le « corridor » sont menacés — et aussi, vraisemblablement, la Tchécoslovaquie; bref, il faudrait pour lui enlever définitivement ses soixante-seize kilomètres de littoral un bouleversement que rien ne fait, pour le moment, présager et contre lequel elle dispose du secours armé de la première puissance militaire de l'Europe. Ce sont là pour la Pologne ressuscitée des garanties très sérieuses.

## Voyages Belges

36, boulevard M. Lemonnier

BRUXELLES

Voyages individuels et collectifs à forfait et en tous pays

**Une Semaine à la Côte d'Azur : 650 francs**

Prix comprenant chemin de fer, hôtels, excursions en auto-car, pourboires et taxes. — Départs à volonté.

**Rome et l'Année Sainte 1925**

Départ accompagné toutes les semaines à partir du 21 décembre 1924.

Journal envoyé, à titre gracieux, sur demande, à tous les lecteurs de la Revue Catholique.



COMPTOIR  
D'OPTIQUE



## Maison BLAISE

FONDÉE EN 1886

46, RUE DE LA PAIX IXELLES-BRUXELLES

Lunetterie française et américaine. Exécution rapide et soignée des ordonnances de MM. les oculistes.

Même Maison en face au 49

HORLOGERIE — BIJOUTERIE — ORFÈVRE

Décoration

## G. Veraart

25, Place Van Meyel, ETTERBEEK (Bruxelles)

PEINTURE — DÉCOR  
AMEUBLEMENT

ENTREPRISE GÉNÉRALE  
DE DÉCORATION INTÉRIEURE

LIBRAIRIE SAINT-LUC

## MAISON LIELENS

R. VAN ESPEN-DUFLLOT SUCO.

26, rue de la Montagne BRUXELLES

Missale romanum. — Breviarum romanum.  
— Livres liturgiques. — Ascetisme. —  
Grand choix de livres de prières et de  
chapelets. — Imagerie religieuse. —  
Cachets de 1<sup>re</sup> communion.

Typographie — Lithographie. — Reliures.

POUR LE NETTOYAGE  
DE VOS APPARTEMENTS! Employez

## L'électro Aspirateur MARELLI

à roulements à billes

Prix : 695 francs

DEMANDEZ-NOUS  
BROCHURE ET  
DÉMONSTRATION  
GRATUITE

BEIRLAEN & DELEU  
14, rue Saint-Christophe  
BRUXELLES

COUVERTS  
**CHRISTOFLE**  
ORFÈVRE



EXIGEZ : CETTE MARQUE  
ET LE NOM CHRISTOFLE

SUCCURSALE DE BRUXELLES

58, RUE DES COLONIES

TÉLÉPHONE : 177.87

# GASTON PHILIPS & C<sup>ie</sup>

## OPÉRATIONS COURANTES

Exécution des ordres de Bourse au comptant et à terme à Bruxelles, au courtage officiel, et aux Bourses étrangères aux meilleures conditions.

## PAYEMENT DES COUPONS

## PRÊTS SUR TITRES

Souscriptions sans frais à toutes les émissions. — Renseignements sur toutes valeurs cotées et non cotées. — *Vérification des titres.* — **Toutes opérations de banque et de change.** — *Correspondants sur toutes les principales places étrangères.*

## BANQUE ET CHANGE

**RUE MONTOYER, 4, BRUXELLES**

Téléphones : Direction 352.02 Bureaux 3 3.88 - 319.92  
Adresse télégraph. : PHILTON-BRUXELLES  
Compte chèques postaux n° 7983

## STAVELOT Institut SAINT-REMACLE COLLÈGE ÉPISCOPAL

Humanités anciennes et modernes. Section préparatoire Internat. Cours d'agriculture subside par l'État. Cours de dactylographie. Vastes et magnifiques bâtiments. Chauffage central. Éclairage électrique. Situation la plus salubre de l'Ardenne. Nombre limité de pensionnaires.

== S'ADRESSER AU DIRECTEUR ==

## ENGHÏEN COLLÈGE SAINT AUGUSTIN

HUMANITÉS GRÉCO-LATINES  
- HUMANITÉS MODERNES -  
SECTION PRÉPARATOIRE

**Prix de la pension : 2,100 francs**  
GRAND AIR — PLAINE DE SPORT

## SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE

Société anonyme fondée par arrêté royal du 28 août 1822

**3, Montagne du Parc BRUXELLES**

### FONDS SOCIAL :

100,000 Titres de Capital . . fr. 100,000,000

100,000 Parts de Réserve . . fr. 250,628,393

Total . . fr. 350,628,933

### TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la Société Générale de Belgique est assuré en province par ses banques patronnées et leurs agences dans plus de 300 villes et localités importantes du pays.

## Application générale de l'électricité

# A. CORMOND

LUMIÈRE - FORCE MOTRICE

LUSTRERIE - ABAT-JOUR

**1, Rue de Gravelines BRUXELLES**

## SALLE MOMMEN

37, rue de la Charité, BRUXELLES

### EXPOSITION PERMANENTE D'ŒUVRES D'ART

MAGASIN de vente de tous les articles pour les Beaux-Arts.

FABRICATION de toiles, couleurs et matériel pour Artistes-Peintres,

SPÉCIALITÉ : Emballage, transport et restauration d'œuvres d'art. — Gardiennat.

## Institut SAINT-BONIFACE

82, rue du Viaduc, 82, à Ixelles

Externat

Internat

Demi-Pension

## Caisse Générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 20,000,000

Réserves : 25,000,000

### TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Comptes de Chèques et de Quinzaine

-- Dépôts de Titres et de Valeurs --

Lettres de Crédit -- Prêts sur Titres

- - - Coffres-Forts - - -

### BUREAUX DE QUARTIER :

Place Bara, 14, Cureghem. Rue des Tongres, 60 - 62,  
Parvis St-Gilles, St-Gilles. Etterbeek.  
Place Sainctelette, 26, Mo- Place Liedts, 18, Schaerbeek  
lenbeek. Rue du Bailli, 79, Ixelles.

## MAISON DU LYNX

34, Rue de la Bourse, BRUXELLES

Lunetterie

Optique

Jumelles

Baromètres



Faces à main

Articles de luxe

et ordinaires

Exécution soignée

des ordonnances de MM. les Médecins-Oculistes



## Banque de l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social :  
Longue rue Neuve, 107-111  
ANVERS

Succursale ;  
Rue Théophile Roucourt, 2  
BEROHEM-lez-Anvers

Comptes chèques. — Ouvertures de crédit. —  
Comptes à terme. — Comptes de quinzaine. —  
Caisse d'épargne. — Location de coffres-forts. etc.

QUI S'HABILLE BIEN

S'HABILLE CHEZ

# François Vanderlinden

Rue des Cultes, 17, BRUXELLES

P. B. P. **PETIT-BEURRE** P. B. P.  
**CAREIN**



## Imprimerie A. Lesigne

TÉLÉPHONE  
304,33

BRUXELLES

## A la Grande Fabrique

Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910.

# E. Esders

26, Rue de la Vierge Noire, 26

BRUXELLES

VÊTEMENTS POUR HOMMES, DAMES  
ET ENFANTS

Livrées et uniformes. — Vêtements de sports  
et voyages. — Lingerie. — Bonnetterie. —  
Chapellerie. — Ganterie. — Chaussures. —  
Gants. — Parapluies. — Fourrures. — Modes.

**CHOCOLAT****DU C'ANVERS**LA GRANDE  
MARQUE BELGELa marque qui se trouve sur tous nos  
Gramophones et Disques*C'est le symbole de la suprématie*Demandez nos catalogues et l'adresse  
du revendeur le plus proche.**C<sup>o</sup> française du Gramophone**

BRUXELLES

171, boulevard Maurice Lemonnier  
65, rue de l'Ecuyer  
42, place de Meir. Anvers.Maison fondée  
en 1878 VAN CAMPENHOUT Frères et Sœurs**François VAN NES Successeur**

13, Rue de la Colline, 13 -- BRUXELLES -- Téléph. : 227.64

TYPOGRAPHIE — LITHOGRAPHIE — PAPETERIE — MAROQUINERIE  
FABRIQUE DE REGISTRES — COPIE-LETTRES  
CHAPBLET — ARTICLES DE BUREAU — LIVRES DE PRIÈRES.

Usine électrique : 36, Rue Vanderstraeten, 36, Molenbeek - Bruxelles

**"NUGGET"**  
POLISH POUR CHAUSSURES**"NUGGET" fait luire**

Toute teinte de cuir

LA MAISON DU TAPIS  
**BENEZRA**

41-43, Rue de l'Ecuyer, 41-43 - BRUXELLES

TAPIS D'ORIENT, ANCIENS et MODERNES.  
— MOQUETTES UNIES tous les tons. —  
TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS  
— (divers dessins et toutes largeurs), —CARPETTES DES FLANDRES ET AUTRES  
— — (imitation parfaite de l'Orient). — —  
TAPIS D'AVIGNON UNIS ET A DESSINS.*Les prix défient à qualité égale toute concurrence.*

ATELIER SPÉCIAL POUR LA RÉPARATION DES TAPIS